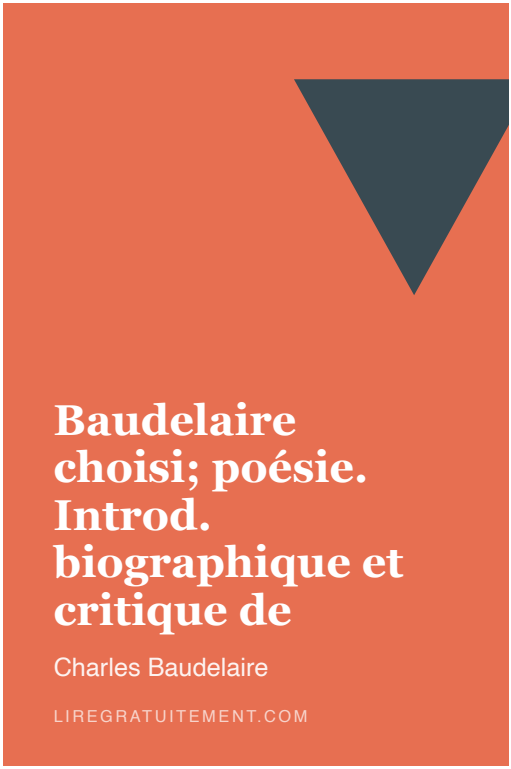

Baudelaire choisi; poésie. Introd. biographique et

critique de Louis Mercier

Charles Baudelaire

LU AVEC LIREGRATUITEMENT.COM

Livre libre de droits, lisible gratuitement en ligne et en quinze minutes par jour.

ET SON ŒUVRE

Voici un travail qui ne fut pas accompli sans inquiétude. Un Baudelaire choisi ! A peine nous mettions-nous à Toeuvre qu'il nous semblait ouïr, venue d'outre-tombe, une voix cinglante nous crier :

« Ce n'est pas pour mes femmes, mes filles ou mes sœurs que ce livre a été écrit ; non plus que pour les femmes, les filles ou les sœurs de mon voisin. Je laisse cette fonction à ceux qui ont intérêt à confondre les bonnes actions avec le beau langage. »

C'était Baudelaire lui-même qui nous signifiait avec éclat sa désapprobation, et vouait notre essai aux dieux infernaux. Or, on ne saurait affronter d'un cœur léger le courroux d'une Ombre auguste et que Ton aime.

Cependant, nous avons élevé cette timide obsécration :

— Détournez de nous, ô sombres Mânes, votre ressentiment ! Notre audace est grande, il est vrai, de séparer les œuvres que vous avez unies, et de vouloir faire un

tri des poèmes sur qui s'est reposée la Beauté, mais c'est pour votre gloire même que nous risquons le sacrilège. Depuis, ô Poète, que la Mort, la bonne hôtesse si souvent invoquée par vous, vous a reçu dans son auberge, il est advenu à votre œuvre une fortune que vous n'aviez, sans doute, pas prévue. Il est advenu qu'elle a pris rang parmi les livres que l'on étudie et que l'on commente, du haut des chaires, devant des jeunes gens et des

jeunes filles. Vous êtes maintenant un « classique » comme Virgile, comme Racine, comme Chénier, comme Hugo. C'est là une gloire qu'on ne saurait dédaigner, car elle vous intronise en la plus haute des sociétés, en la compagnie des « Phares » qui illuminent les âges. Mais elle comporte, cette gloire, certaines sei*vitudes auxquelles les génies nommés plus haut — et combien d'autres — n'ont pas échappé ! Dès lors que l'œuvre d'un écrivain cesse d'être une chapelle accessible aux seuls initiés pour s'ouvrir, large temple, à la dévotion de la multitude, il faudra que certaines de ses beautés restent voilées aux yeux qu'elles pourraient scandaliser, et surtout aux âmes qu'elles pourraient corrompre ! Car, maintenant, ô Poète, que vous n'êtes plus qu'une âme, vous savez mieux que nous le prix d'une âme et que sa conservation exige certaines prudences.

A demi rasséréné par cette prière, nous avons pour-

suivi le travail dont nous livrons aujourd'hui le résultat au public.

En composant ce Baudelaire choisi, nous avons tâché de concilier les susceptibilités des lecteurs auxquels est destiné ce florilège avec notre désir de les initier aussi complètement que possible à l'œuvre de Baudelaire. Nous prévoyons que l'on nous reprochera tour à tour notre timidité et notre hardiesse. Quoi qu'il en soit, nous avons fait de notre mieux.

Sauf de rares exceptions, nous avons préféré éliminer les poèmes que nous ne pouvions reproduire plutôt que de publier des pièces mutilées. Les exceptions concernent des pages particulièrement importantes pour l'étude du poète.

Le texte a été soigneusement coUationné sur l'excellente édition Crès. Toutefois, pour la suite des poèmes, nous avons cru garder l'ordre consacré par l'usage, depuis l'édition Calmann-Lévy, de i8é8, dite « édition définitive ». Nous n'avons introduit qu'une variante, empruntée à l'édition originale des Fleurs du Mal ; elle nous a permis de conserver un poème qu'un mot brutal nous eût forcé d'éliminer du Baudelaire choisi.

Charles Baudelaire est né à Paris, le 9 avril 1821. Son père, Jean-François, était âgé de soixante-deux ans, alors que sa mère, épousée en secondes noces, n'avait que vingt-sept ans.

Jean-Fraiiçois Baudelaire était un vieil homme aimable et cultivé. Ayant l'âge d'un grand-père il dut en avoir Taffection cajoleuse et les gâteries. Mais il mourut alors que Baudelaire atteignait sa septième année. L'année suivante, sa veuve, née CaroliiTe Dufays, se remariait avec le commandant Aupick.

Nous reviendrons sur les conséquences de ce double événement. Meurtri par cette sorte de trahison, l'enfant ne cessa pas d'aimer sa mère, mais son amour s'enveloppa de réserve ombrageuse et de rancune. Quant à son beau-père, Baudelaire le détesta tout de suite, et son aversion ne fit que croître avec les années. A l'hostilité naturelle d'un enfant contre l'intrus qui le frustrait de l'amour de sa mère, dut s'ajouter le froissement d'un caractère bondissant, incompressible, ailé comme Euphorion, contre la volonté rigide d'un homme habitué à être obéi « sans hésitation ni murmure ».

Sans doute, à force de tendresse ingénieuse, la mère aurait pu atténuer le choc ; il ne semble pas qu'elle s'y soit appliquée. Son affection maternelle, raisonnable et calme, avec des nuances de

sévérité, paraît s'être subordonnée volontiers à ses nouveaux devoirs conjugaux.

Un enfant placé dans de telles conjonctures peut s'effacer dans une soumission morose, ou se réfugier dans l'hypocrisie, ou se dresser dans une révolte plus ou moins ouverte. La nature de Baudelaire le vouait à ce dernier parti.

Vers 1830, M. Aupick ayant été nommé colonel à Lyon, Baudelaire fut mis au collège de cette ville. Comme Laprade, il en garda un souvenir pénible. « Coups, batailles avec les professeurs et les élèves, lourdes mélancolies », écrira plus tard le poète, en rappelant ses années de collège. Et n'est-ce pas en songeant au même épisode de sa vie qu'il dira dans la Bénédiction :

Tous ceux qu'il veut aimer l'observent avec crainte Ou bien, s'enhardissant de sa tranquillité, Cherchent à qui saura lui tirer une plainte, Et font sur lui l'essai de leur férocité.

Après le rappel à Paris de M. Aupick, Baudelaire entra à Louis-le-Grand et y termina ses études. De 1836 à 1838, il figure honorablement aux palmarès, avec des

premiers prix de vers latins et des premiers prix de discours français.

Le baccalauréat conquis, Baudelaire signifia à ses parents consternés qu'il prétendait ne rien faire, fors de la littérature. Déjà il fréquente Louis Ménard, Leconte de Lisle, Gérard de Nerval, Balzac et notre Pierre Dupont ; déjà il rime des pochades et éreinte Casimir Delavigne.

M. et M™« Aupick s'inquiétèrent. Les exhortations et les remontrances ne donnant aucun résuUat, on avisa aux grands

moyens. Baudelaire fut confié à un brave marin, le commandant Saur, avec mission de le conduire jusqu'à Calcutta. Plus tard, au temps de la légende baudelairienne, l'on racontera que Baudelaire a fait un long séjour aux Indes, qu'il a exploré le pays des perles et des tigres, porté en palanquin ou bercé sur le dos houleux des éléphants. Et Baudelaire ne dira pas le contraire.

En vérité, son voyage se terminera à l'île Bourbon, Dans une lettre, trop longue pour être reproduite ici, le commandant Saur notifie au général Aupick — car M. Aupick est maintenant général — qu'il ne croit pas devoir pousser une expérience qui lui paraît d'ores et déjà complètement manquée. Il n'y a pas moyen, écrit-il en substance, de faire perdre au jeune Baudelaire son goût pour la littérature ni de le guérir de son envie de rentrer à Paris. Durant la traversée, il ne s'est intéressé à

rien, ne s'est lie avec personne et n'a ouvert la bouche que pour énoncer des extravagances « dangereuses, dit l'honnête marin, pour les autres jeunes gens que nous avions à bord ». Il a donc fallu débarquer ce passager atteint de la peste du paradoxe.

Baudelaire est rentré à Paris : à peine devenu majeur, il se fait délivrer la part qui lui revient sur la succession de son père, et, nanti de 75.000 francs, il se jette sur la vie comme sur une proie.

De 1842 à 1857 — date des Fleurs du Mal — que fait Baudelaire ? Il travaille sans doute à son œuvre, mais ce labeur intermittent, et dont il semble se cacher, paraît n'être que le moindre de ses soucis. Sa maîtresse préoccupation, c'est d'étonner ses contemporains en devenant un parfait dandy. Un dandy, c'est-à-dire un « surhomme » qui d'après la définition même de Baude-

laire, « ne fait rien », et dont l'unique soin est « d'aspirer à être sut>lime sans interruption ».

Pour être sublime, le dandy « doit vivre et dormir devant un miroir » ; il doit éviter comme une honte tout ce qui le ferait ressembler au commun de l'humanité.

C'est à quoi s'applique Baudelaire. Avec préméditation, avec méthode, pendant des années, il se composera un personnage, il se drapera d'un travestissement, créant ainsi la légende baudelairienne, dont on pourra difficile-

ment, plus tard, dégager sa véritable physionomie. Comme Hamlet, comme Lorenzaccio, la comédie qu'il a voulu jouer est entrée dans sa vie réelle ; s'étant étudié à paraître un parangon d'extravagance, de dépravation et de cynisme, il a fini par être la victime de sa feinte, et le masque qu'il a arboré est entré dans la chair de son visage.

Sans doute était-il dans la nature de Baudelaire de jouer ce jeu funeste, et c'est toujours à cette explication qui n'explique rien qu'il faut se résigner quand on aborde les arcanes d'une personnalité. Toutefois, il est permis de supposer que les incompréhensions et les antipathies auxquelles se heurta le poète au foyer des siens, ont favorisé son penchant à l'ironie corrosive et à la mystification provocante. Telle put être la forme de révolte qu'il adopta contre les raisons trop péremptoires du commandant Aupick et les admonestations un peu « bourgeoises » de sa mère.

Cependant la réalité ne tardait pas d'infliger au dandy d'humiliantes leçons. Déjà l'existence fastueuse de bohème patricien que menait Baudelaire menaçait de tarir le modeste Pactole de la succession paternelle. Pour en sauver les restes, M. Aupick dote son

beau-fils d'un conseil judiciaire, et le poète se voit réduit à la médiocre pension de 200 francs par mois.

Dès lors, les embarras d'argent s'abattent sur lui ; les emprunts s'ajoutent aux emprunts, les dettes aux dettes, et, jusqu'à la fin de sa vie, le poète se débattra lamentablement, submergé de billets à ordre et de créances. A de certains moments, la situation est telle que Baudelaire songe à en finir avec la vie.

A ces ennuis, sa vie sentimentale n'apporte aucune compensation. Au contraire. Nous sommes tenu d'être discret sur les amours de Baudelaire ; ils furent désolants, et ne pouvaient que replonger plus profondément le poète dans l'ennui irrémédiable et le dégoût de tout. Là comme ailleurs, Baudelaire, moitié par nature, moitié par attitude, semble avoir recherché l'étrange, le malsain, si ce n'est le monstrueux. Quoi d'étonnant, après cela, que Baudelaire n'ait voulu voir dans l'amour qu'une sorte de damnation, qu'un supplice raffiné rivant deux êtres d'une étreinte satanique et féroce !

Pourtant, il est arrivé à Baudelaire de connaître l'amour, avec ses puérilités charmantes, avec ses ruses craintives et ses tremblantes audaces. Il a aimé comme un bon jeune homme, et dédié ses pensées et ses vers « à la très belle, à la très bonne, à la très chère ». Il a écrit en se cachant, durant des années, sous l'anonymat, des lettres comme celle-ci :

« Je ne sais pas si jamais cette douceur suprême me

sera accordée de vous entretenir moi-même de la puissance que vous avez prise sur moi et de l'irradiation perpétuelle que votre image crée dans mon cerveau. Je suis simplement heureux pour le moment présent, de vous jurer de nouveau que jamais

amour ne fut plus désintéressé, plus idéal, plus pénétré de respect, que celui que je nourris secrètement pour vous, et que je cacherai toujours avec le soin que le tendre respect me commande. »

Un jour — comme dans la légende du Jongleur — , « la Madone » descendit de son piédestal pour répondre à l'amour du poète. Elle eut tort, car dès qu'elle ne fut plus qu'une femme elle cessa d'être aimée, et son aventure fut à peu près celle d'Eloa. Elle déchut, sans tirer son ami de l'enfer^qu'il portait en lui.

La renommée de Baudelaire précéda ses débuts publics» Elle était née dans les cénacles où le poète dandy promenait ses excentricités recherchées, et son satanisme. De temps à autre, devant des amis choisis, il consentait à dire des vers :

« Après s'être fait quelque peu prier, écrit Charles Cousin, il nous disait ou plutôt il psalmodiait ses vers d'une voix monotone, mais impérieuse, qui forçait l'attention des profanes. »

Ces manifestations ne restaient pas sans écho ; et, déjà, l'on annonçait l'avènement prochain d'un grand poète.

Ce fiit d'abord un critique d'art qui se révéla. En 1845^ Baudelaire publiait, en plaquette, un Salon qui fut remarqué. Le poète y malmenait les médiocrités prétentieuses, rétablissait les valeurs, élevant Eugène Delacroix sur un pavois d'éloges.

Les premiers vers de Baudelaire publiés parurent le 25 mai 1845, dans F Artiste, que dirigeait Arsène Houssaye. C'était la pièce A une Dame Créole adressée à M™« Aulard de Bragard, que le poète avait rencontrée lors de son séjour à l'Ile Bourbon.

Vers la même époque, Baudelaire s'éprenait, à travers quelques traductions, du génie étrange et morbide de Poe. Il trouvait en lui un frère en souffrance et en poésie, mieux encore, un semblable. « Savez-vous pourquoi, écrit-il à Théophile Thoré, j'ai si patiemment traduit Poe ? Parce qu'il me ressemblait. La première fois que j'ai ouvert un livre de lui, j'ai vu, avec épouvante, avec ravissement, non seulement des sujets rêvés par moi, mais des phrases pensées par moi et écrites par lui, vingt ans auparavant. »

Est-elle si complète et si profonde, cette ressemblance ? Notons au moins une différence : le poète de Ligeia, de Morella, l'auteur du dialogue de Monos et Una avait de l'amour une conception éthérée qui ne fut pas celle de Baudelaire. Sans doute E. Poe a célébré le Démon de la

Perversité ; opiomane et alcoolique, il a composé des visions de cauchemar d'une intensité inégalée, mais tout cela est, au fond, très innocent. Nulle perversion sensuelle, nulle frénésie voluptueuse. Poe garde, malgré ses tares, quelque chose de la santé américaine ; ses vices sont d'une race jeune ; il ne porte pas, comme Baudelaire, les corruptions raffinées d'une civilisation millénaire.

Enfin, en 1857, l^s Fleurs du Mal paraissent chez Poulet-Malassis. L'auteur avait trente-sept ans, et son œuvre, qu'aucun recueil de jeunesse n'avait précédée, s'épanouissait, dans un éclat soudain, comme la fleur légendaire de l'agave. Avait-elle donc échappé à la condition ordinaire des œuvres littéraires qui ne s'ordonnent en une vie harmonieuse qu'après une série plus ou moins longue de tâtonnements et d'esquisses ?

Il n'en n'est rien. La publication des œuvres posthumes de Baudelaire nous atteste que le poète des Fleurs du Mal n'a pas eu le privilège d'atteindre du premier coup à la perfection. Il l'a conquise, comme tous les grands artistes, par un travail acharné. Ses essais sont d'ailleurs très honorables, mais nullement exempts des hésitations et des gaucheries où se reconnaît une main d'apprenti.

Les Fleurs du Mal firent grand bruit. L'on cria au scan-

dale, et le Parquet s'en mêla. Baudelaire fut condamné à 300 francs d'amende, et ses éditeurs chacun à 100 francs. Le jugement prononçait en outre la suppression de six pièces du recueil. Le poète, qui s'attendait à un acquittement, fut vivement affecté par cette condamnation.

Cependant Victor Hugo lui envoyait de son promontoire d'exil, de grandiloquentes consolations :

w Vos Fleurs du Mal rayonnent et éblouissent comme des étoiles. Continuez. Je crie bravo de toutes mes forces à votre valeureux esprit. Permettez-moi de finir ces lignes par une félicitation. Une des rares décorations que le régime actuel peut accorder, vous venez de la recevoir. Ce qu'il appelle sa justice vous a condamné au nom de ce qu'il appelle sa morale ; c'est là une couronne de plus. Je vous serre la main, poète. »

Fouetté par le succès des Fleurs du Mal Baudelaire fit de sérieux efforts pour augmenter sa production. De fait, il publie, en 1858, un nouveau volume traduit d'E. Poe, les Aventures de Gordon Pym. Puis il commence les Paradis artificiels qui paraîtront deux ans plus tard.

Pour s'obliger au travail régulier auquel répugne une volonté à éclipses, il s'ingénie à de sages méthodes et se prescrit un véritable régime de physiothérapie :

« Poisson, bains froids, douches, lichen, pastilles occasionnellement, d'ailleurs suppression de tout excitant. »

Il complète cette médecine par la résolution suivante :

« Je me jure à moi-même de prendre désormais les règles suivantes pour règles éternelles de ma vie :

((Faire tous les matins ma prière à Dieu, réservoir de toute force et de toute justice, à mon père, à Mariette, et à Poe comme intercesseurs ; les prier de me communiquer la force nécessaire pour accomplir tout mon devoir, d'octroyer à ma mère une vie assez longue pour jouir de ma transformation ; travailler toute la journée, ou du moins tant que mes forces le permettront ; me fier à Dieu, c'est-à-dire à la justice même pour la réussite de mes projets ; faire tous les soirs une nouvelle prière, pour demander à Dieu la vie et la force pour ma mère et pour moi ; faire de tout ce que je gagnerai quatre parts, une pour la vie courante, une pour mes créanciers, une pour mes amis et une pour ma mère ; obéir aux principes de la plus stricte sobriété, dont le premier est la suppression de tous les excitants. »

Voilà ! Ce beau programme, qui ne sera pas suivi, montre du moins que, sous le masque « démoniaque » dont Baudelaire recouvrait son véritable visage, il y avait un brave homme qui rêvait, parfois, de devenir un saint !

Cependant le général Aupick étant mort en 1857, Baudelaire se réconcilia avec sa mère, et conçut le projet de vivre avec elle. Il

en fut de ce dessein commme des ver-

tueuses résolutions qu'on a lues plus haut. D'ailleurs, des discussions d'intérêt ne cessaient de se mêler aux effusions de tendresse entre la mère et le fils. Il était trop tard ; une harmonie parfaite ne pouvait naître entre ces deux âmes restées si longtemps discordantes.

En i8éi, Baudelaire posa sa candidature à l'Académie. On crut à une mystification ; il fit ses visites, étonnant les académiciens par sa bonne tenue. « Là où l'on s'attendait à voir, écrit Sainte-Beuve, un homme étrange, excentrique on se trouva en présence d'un candidat poli, respectueux, exemplaire, d'un gentil garçon, fin de langage et tout à fait classique dans les formes. »

Baudelaire acheva de se conquérir les S3mipathies académiques en retirant sa candidature par une lettre des plus correctes.

En 1864, Baudelaire qui se débat au milieu d'inextricables difficultés matérielles, part pour Bruxelles. Pourquoi ce voyage ?

« Est-ce que je sais ! répond le poète à un ami. Je suis venu pour trouver la paix, le moyen de travailler, pour échapper aux tracas de Paris, aux poursuites d'une femme insatiable... Et puis, je suis malade. J'ai un tempérament exécrable, par la faute de mes parents. Je m'effiloche à cause d'eux. Voilà ce que c'est que d'être l'enfant d'une mère de vingt-sept ans et d'un père âgé de soixante-deux ans... »

— lé — •

S*il n'y avait que cela ! Mais il y a encore les « excitants », dont il faut bien dire que Baudelaire abusa. Th. Gautier assure

qu'il se borna à quelques expériences de haschisch, et nous ne possédons pas la preuve, en effet, qu'il se soit livré assidûment à l'extase du chanvre indien, mais pour l'opium, nous avons l'aveu même du poète. Dans une lettre à M. Ancelle, son tuteur, il écrit r « Un médecin, que j'ai fait venir, ignorait que j'avais fait autrefois un long usage de l'opium. C'est pourquoi il m'a ménagé, et c'est pourquoi j'ai été obligé de doubler et de quadrupler la dose. » Ailleurs, dans une lettre à sa mère, il confesse qu'il était arrivé, pendant une période de sa vie, à absorber 150 gouttes d'opium par jour. Dans ses dernières années, il semble qu'il se soit surtout adonné à la boisson. «Je suis impressionnée d'apprendre, écrit sa mère, le goût ignoble que Charles a pour le vin. »

Baudelaire ne trouva à Bruxelles rien de ce qu'il était venu y chercher. Ses ennuis d'argent redoublèrent, et l'état de sa santé s'aggrava. L'art flamand l'intéresse à peine, et, vue à travers son humeur atrabilaire, la Belgique lui paraît affreusement terne, et plate, et insipide. Il conçoit le plan d'un pamphlet contre le peuple belge dont il ne veut voir que les défauts.

Au début de l'année 1866, le mal dont, depuis plusieurs années, il pressent avec terreur les approches, l'as-

saille brusquement. Voici qu'au milieu d'une conversation, en plein travail, il sent ses idées lui échapper, une stupeur s'appesantit sur lui ; d'aflfreuses douleurs de tête le tenaillent. Et s'il n'est pas soutenu, il s'affale, entraînant avec lui les meubles auxquels il s'accroche.

Bientôt, il sombre dans l'aphasie et le tabès. Supplice atroce, les mots n'obéissent plus à ce prince du verbe ; ils semblent se venger de la dure discipline auxquels il les a soumis, et fuient,

ironiques, sa pensée impuissante. Sa mère, qui est venue le voir, écrit à M. Ancelle :

« Sans avoir la langue paralysée, il a perdu la mémoire des sons. Non ! quie quie, les seuls mots qu'il articule, il les crie à tue-tête. Quand il n'est pas en colère, il écoute et comprend tout ce qu'on lui dit. Je lui raconte des choses de sa jeunesse, il me comprend, il m'écoute attentivement. Et puis, quand il veut répondre, les efforts qu'il fait pour s'exprimer l'enragent... »

Il fut ramené à Paris vers le i^^ juillet de la même année. Son agonie dura encore plus d'un an ; la mort ne vint le délivrer que le 31 août 1867. « Je le tenais embrassé depuis plus d'une heure, écrit sa mère à Poulet-Malassis, voulant recueillir son dernier soupir ; je lui disais mille tendresses, persuadée que, malgré son état, il devait me comprendre et pouvait me répondre. »

Jamais plus ! Jamais plus 1

Ah ! ces « tendresses » de la dernière heure ! Si pourtant la mère de Baudelaire en avait été moins avare pendant que vivait le poète ; supposez qu'elle eut entouré son enfance de cette atmosphère de tendresse où la jeune plante humaine prospère. Le destin de Baudelaire n'en aurait-il pas été changé ? Et son œuvre eût-elle respiré ces noirs parfums de désolation qui s'exhalent des Fleurs du Mal}

Sans doute, il convient de se méfier des explications trop faciles. La façon dont un enfant prend la vie dépenti d'abord de sa nature elle-même, de la qualité de ses nerfs et de son sang. Une enfance malheureuse peut aboutir à l'optimisme attendri d'un Dickens ; une jeunesse comblée de jouissances peut préluder ahx spleens et aux blasphèmes de Byron.

Il reste que les souffrances d'un enfant ne sont pas, d'ordinaire, sans conséquence. Baudelaire songeait-il à lui-même quand il écrivait à propos de Thomas de Quincey : « Les douleurs de l'enfance ont jeté en lui des racines profondes qui deviendront arbres, et ces arbres jetteront sur tous les objets de la vie leur ombrage

funèbre » ? Toujours est- il que le second mariage de sa mère ouvrit en son cœur une blessure qui ne se cicatrisa jamais complètement. Trente ans après, il parlait encore de cette catastrophe intime avec des mots qui sanglotent. Témoin ce qu'il écrivait à sa mère au mois d'août 1860 :

« ...Qui sait si je pourrai une fois encore t'ouvrir toute mon âme, que tu n'as jamais appréciée ni connue (c'est Baudelaire qui souligne). J'écris cela sans hésitation tant je crois que c'est vrai.

« Il y a dans mon enfance une époque d'amour passionné pour toi ; écoute-moi sans pepr. Je ne t'en ai jamais tant dit. Je me souviens d'une promenade en fiacre ; tu sortais d'une maison de santé où tu avais été reléguée, et tu me montras, pour me prouver que tu avais pensé à ton fils, des dessins que tu avais faits pour moi. Crois-tu que j'ai une mémoire terrible ? Plus tard, la place Saint-André-des-Arts et Neuilly. De longues promenades, des tendresses perpétuelles ! Je me souviens des quais qui étaient si tristes le soir. Ah ! c'a été pour moi le bon temps des tendresses maternelles. Je te demande pardon d'appeler bon temps celui qui a été sans doute mauvais pour toi. Mais j'étais toujours vivant en toi, tu étais uniquement à moi. Tu étais à la fois mon idole et mon camar rade. Tu seras peut-être étonnée...

« Plus tard, tu sais quelle atroce éducation ton mari a

voulu me faire ; j'ai quarante ans, et je ne pense pas au collège sans douleurs, non plus qu'à la crainte que mon beau-père m'inspirait.

« Je l'ai cependant aimé, et d'ailleurs, j'ai aujourd'hui assez de sagesse pour lui rendre justice. Mais enfin il fut opiniâtrement maladroit. Je veux glisser rapidement parce que je vois des larmes dans tes yeux.

« Enfin je me suis sauvé et je me suis tout à fait abandonné. Je me suis épris uniquement du plaisir, d'une excitation perpétuelle ; les voyages (?), les beaux meubles, les tableaux, les filles, etc.. J'en porte cruellement la peine aujourd'hui. »

Ainsi, de l'aveu de Baudelaire, ses souffrances d'enfant mal aimé et incompris l'ont jeté, avide et désarmé, aux mauvaises joies. Et nous touchons bien là à l'une des causes de son pessimisme. Il y a un pessimisme qui naît de l'orgueil de l'esprit, quand celui-ci, refusant d'avouer ses propres limites, se heurte à l'Insoluble, et retombe sur lui-même d'une chute sanglante . C'est le pessimisme auquel Pascal n'a échappé qu'en se réfugiant dans la foi ; c'est celui qui entre dans le muet désespoir de Vigny ou dans la méditation anxieuse de Sully-Prudhomme.

Mais le dégoût de la vie, l'ennui définitif, rien ne l'insinue plus souvent aux moelles de l'être que l'abus du plaisir. Le poète antique reconnaissait déjà que la fon-

taine des voluptés est empoisonnée d'une secrète amertume. Combien davantage, depuis que l'âme humaine a été, par le christianisme, affamée de Dieu ! Ce n'est plus une mélancolie légère que tour à tour enfantent Tinassouvissement et la satiété, c'est le désespoir, et c'est le remords.

Le remords, car une âme de baptisé, où survit le parfum de la grâce perdue, ne saurait se livrer impunément aux basses délices. Comment l'Enfant Prodigue pourrait-il oublier la saveur du pain qu'il mangeait dans la maison de son père ?

Le remords tient une place considérable dans la poésie de Baudelaire. Remarquons que c'est là un fait nouveau dans la littérature romantique. Rien qu'en intitulant son livre les Fleurs du MaU Baudelaire se séparait des romantiques chez qui les notions morales s'étaient oblitérées au point que le Mal était devenu le Bien, et que l'Idole recevait les louanges et les adorations dues au vrai Dieu. La passion toujours sainte, la volupté toujours belle, la transgression toujours meilleure que la loi ! Si la Justice et le Châtiment poursuivent le coupable, si l'œil de la Conscience flamboie dans les ténèbres, c'est, notez-le bien, quand il s'agit d'un crime éclatant, de quelque rouge forfait, de ceux devant lesquels, chez les anciens, le soleil reculait d'horreur. Il ne s'agit pas, il ne s'agit jamais du

îie l au ^

péché, qui n*a eu pour témoin que les yeux de l'Invisible,, et qui n*a tué qu'une âme. Or, c'est bien le péché, qui, chez Baudelaire, suscite le remords, et allume, dans les profondeurs de l'autre vie, les braises de l'Enfer. ^" Car, il va jusque là, notre poète. Son remords n'est pas laïque ; il est obsédé par les sanctions du Jugement ; il est tout frissonnant des affres de la Damnation. Aussi bien, le Diable qui rôde dans le vénéneux jardin des Fleurs du Mal n'est point l'élégant Lucifer d'Êloa, c'est bien le tyran fétide et féroce qui règne sur le pays du pleur éternel et du grincement de dents.

Il est vrai que, si Baudelaire croit au Diable, sa foi en Dieu apparaît moins certaine. Pourtant, il prie ; nous avons vu plus haut que la prière entrait dans la médication spirituelle qu'il avait entreprise sur lui-même. Dans son journal intime. Mon cœur mis à nu, on trouve cette belle oraison jaculatoire :

« Ne me châtiez pas dans ma mère, et ne châtiez pas ma mère à cause de moi. — Je vous recommande les âmes de mon père et de Mariette. — Donnez-moi la force de faire immédiatement mon devoir tous les jours et de devenir ainsi un héros et un saint. »

Ailleurs, il écrit : « Il y a dans la prière une opération magique. La prière est une grande force de la dynamique intellectuelle, »

N'est-elle rien de plus ? Le poète n'y voit-il qu'une cure d'âme, un procédé expérimental et purement humain, pour tendre les ressorts de la mécanique spirituelle ? La prière ci-dessus semble bien impliquer, pourtant, la foi en un Dieu réel et personnel. D'autres textes nous montrent cette foi au moins très hésitante. Dans une lettre à sa mère, après avoir dit les idées de suicide dont il venait d'être obsédé, il ajoutait :

« En même temps, et pendant trois mois, par une contradiction singulière, mais seulement apparente, j'ai prié à toute heure (qui ? quel être défini ? je n'en sais absolument rien) pour obtenir deux choses : pour moi la force de vivre ; pour toi de longues années. »

Et dans une autre lettre : « Et Dieu ? me diras-tu. Je désire de tout mon cœur (avec quelle sincérité, personne ne peut le savoir que moi !) croire qu'un être extérieur s'intéresse à ma destinée ; mais comment faire ? »

Ainsi Baudelaire est un croyant d'instinct, de désir ; il aspire à Dieu par ses hérédités catholiques, et parce que sa misère, qui n'est pas stoïquement orgueilleuse, le fait crier vers un secours surhumain. « Console-toi, tu ne me chercherais pas, si tu ne m'avais trouvé. » Baudelaire, s'il a entendu cette voix, ne l'a pas écoutée. 11 était trop tard ; sa volonté, détruite par une longue inertie, ne pouvait plus collaborer à l'œuvre de la grâce. Il ne lui

restait plus assez de force pour obéir à l'ordre donné au paralytique de l'Evangile : « Prends ton grabat, et viens... »

Chose singulière, les Fleurs du Mal passèrent, chez les critiques du temps, pour une œuvre impersonnelle. Théophile Gautier, Charles Asselineau, Sainte-Beuve, et même Barbey d'Aurevilly — quoi qu'il fasse une réserve — abondent dans le même sens : la poésie de Baudelaire n'a rien de commun avec sa vie ; c'est une création d'art pur, jaillie du cerveau du poète, sous l'unique pression de sa volonté.

On apportait des preuves : les propres affirmations du poète, et ce bel hommage à la beauté impassible :

Je suis belle, ô mortels ! comme un rêve de pierre, ...Je trône dans l'azur comme un sphinx incompris ; J'unis un cœur de neige à la blancheur des cygnes ; Je hais le mouvement qui déplace les lignes, Et jamais je ne pleure et jamais je ne ris.

La vérité est que les Fleurs du Mal représentent assez bien les antipodes de cet idéal. Il n'est guère d'œuvre plus personnelle ; le poète s'y est longuement confessé,

avec une certaine discrétion, sans doute, et en évitant la vulgarité des détails, mais avec une sincérité qui, parfois, atteint au

tragique.

Et là-dessus nous avons encore son aveu. Dans une lettre à M. Ancelle (i8 février i8é6) il écrit : « Faut-il vous dire à vous qui ne Tavez pas plus deviné que les autres que dans ce livre atroce, j'ai mis tout mon cœur, toute ma tendresse, toute ma religion (travestie), toute ma haine. Il est vrai que j'écrirai le contraire, que je jurerai mes grands dieux que c'est un livre d'art pur, de singerie, de jonglerie ; et je mentirai comme un arracheur de dents. »

/ Les poèmes de Baudelaire ? Une suite de miroirs (et la prédilection du poète pour les miroirs n'est-elle pas un indice que ce ténébreux Narcisse ne cesse de se regarder lui-même ?) qui nous livrent des images multiples d'une physionomie unique et diverse.

A la vérité, un certain nombre de ces portraits portent le masque de dandysme et d'outrance dont il a été question plus haut. Ils sont vrais, ils sont sincères dans la mesure où Baudelaire s'est pipé lui-même à la comédie d'excentricité et de dépravation dont il a voulu étonner ses entours. Les poèmes qui se rapportent à cette attitude constituent l'élément caduc des Fleurs au Mal : c'est d'eux que sont sortis les excès du baudelairisme, aujourd'hui

aussi suranné que les truculences d'un Pctrus Borcl. Plus mortes encore (car les poèmes survivent par leurs beautés formelles), les théories sur quoi Baudelaire a prétendu appuyer sa nouvelle esthétique. La nécessité du « maquillage », l'horreur de la nature, qui lui fait écrire : « Je voudrais les prairies en rouge, les rivières en jaune d*or, et les arbres en bleu », autant de pro-

vocantes puérilités, désormais sans plus de conséquence que le gilet écarlate de Théophile Gautier.

Ces réserves faites, les Fleurs du Mal rendent le son

authentique de la vie. Combien de pièces ne pourrait-on

pas commenter par une phrase des « Journaux intimes »

/de Baudelaire, ou par des passages de sa correspondance,

/ ou par un épisode de sa pauvre histoire !

^ Dans les Fleurs du Mal chantent les deux principaux

amours de Baudelaire, celui de l'Idole funeste dont il ne

fut pas aimé, qui le bafoua, qui l'exploita, qui le grugea, —

et qui lui fit écrire, d'ailleurs, de merveilleux poèmes, et

celui de la « Madone » autour de laquelle se cristallisèrent

ses rêves de pureté, et qui lui inspira des accents dont la

douceur ne sera surpassée que par Verlaine.

Les souvenirs d'enfance, que Baudelaire ne remue pas volontiers, ne sont pas absents des Fleurs du Mal. Une tendresse reconnaissante s'exprime dans l'élégie à la « Servante au grand cœur », qui avait consolé son enfance à demi orpheline.

^ Quant à l'exotisme qui tient une place importante dans l'œuvre poétique de Baudelaire, n'y voyons pas, non plus, un simple jeu littéraire. Ce n'est pas en vain que, vers sa vingtième année, le poète a failli aller à Calcutta, qu'il a navigué de longs mois et séjourné dans une île de rOcéan Indien. Sans doute, Bau-

delaire fit ce voyage de mauvaise humeur; il affecta d'assister indifférent aux féeries de la mer et du ciel, comme aux splendeurs du décor tropical. Déjà le poète avait attaché son masque ! Il n'importe. L'imagination de Baudelaire n'en demeura pas moins enrichie, et ses nerfs reçurent un ébranlement dont ils devaient rester à jamais vibrants. Joignez que le besoin d'alibi spirituel, dont Baudelaire fut toujours tourmenté, devait contribuer à colorer, à échauffer ces souvenirs de vçyage. S'évader, par la pensée, vers de lumineux climats, n'est-ce pas encore se créer un Paradis artificiel, et se verser un opium plein d'enivrements et de vertiges ?

Aussi bien les notations exotiques de Baudelaire resteront toujours un peu flottantes ; l'imprécision de ses souvenirs préservera le poète de tomber dans la description trop détaillée, et d'alourdir son lyrisme d'un inventaire minutieux. L'efiet n'en est que plus sûr, et l'abondante exactitude de Leconte de Lisle ne nous donnera pas des chocs aussi délicieux que les évocations enfiévrées de la Vit antérieurCy de Parfum exotique et de la Chevelure.

Il faut ajouter aux gains du voyage Tamour de la mer qui frémit en mainte strophe des Fleurs du Maly et la passion du Navire auxquels certains poèmes paraissent avoir emprunté leur harmonieux balancement, leur danse magnifique, leur impétueux cinglement vers l'Infini.

c< Ces beaux et grands navires, écrit Baudelaire dans ses notes intimes, imperceptiblement balancés (dandinés) sur les eaux tranquilles, ces robustes navires à Tair désœuvré et nostalgique, ne disent-ils pas dans une langue muette : Quand partons-nous pour le bonheur ? »

Le départ suprême, le « grand voyage », la Mort qui fiit la préoccupation continuelle de Baudelaire, est évoquée presque à chaque page des Fhurs du Mal. Sans doute, ce grand lieu commun n'y est pas toujours abordé avec une entière sincérité. Certaines prédilections pour l'horreur cadavérique, une délectation morose devant la face hideuse 'et grouillante de la Mort peuvent bien dénoter l'influence du Cas de M. Valdermar d'E. Poe, ou des fantaisies macabres de la Comédie de la Mort de Gautier, mais des pièces comme le Voyage^ la Danse Macabre, et même toute la série finale sur la Mort échappent à ce reproche et ressortissent aux idées mères de la poésie baudelairienne.

Les impressions de nature sont rares, autres qu'exotiques, dans les Fleurs du Mal. A cela rien d'étonnant :

Baudelaire n'aflecte-t-il pas d'avoir la nature en abomination ? Ne l'accuse-t-il pas d'être à jamais souillée et défigurée par le péché originel ? Ce jansénisme esthétique pourrait bien dissirnuler une incapacité réelle, chez Baudelaire, d'entrer en familiarité avec la nature quotidienne, avec les paysages et les horizons de chez nous. Répondant à Fernand Desnoyers, éditeur d'un recueil intitulé : Fontainebleau, paysages, légendes, souvenirs fantaisistes, etc., qui avait sollicité sa collaboration, Baudelaire lui adressait deux tableaux parisiens, l'un en vers et l'autre en prose. Il accompagnait son envoi de cette lettre :

« Mon cher Desnoyers, vous me demandez des vers pour votre petit volume, des vers sur la Nature, n'est-ce pas, sur les bois, les grands chênes, la verdure, les insectes, le soleil, sans doute ? Mais vous savez bien que je suis incapable de m'attendrir sur les végétaux, et que mon âme est rebelle à cette singulière Religion nouvelle, qui aura toujours, ce me semble, pour tout être spiri-

tuel, je ne sais quoi de shocking. Je ne croirai jamais que Vâme des Dieux habite dans les plantes, et, quand même elle y habiterait, je m'en soucierais médiocrement, et considérerais la mienne comme d'un bien plus haut prix que celle des légumes sanctifiés. J'ai même toujours pensé qu'il y avait dans la Nature florissante et rajeunie, quelque chose d'affligeant, de dur, de cruel, — un je ne sais quoi qui frise l'impudence. »

Si Baudelaire eût été réellement sensible au charme de la nature, il y eût probablement cédé, et n'eût pas inventé des raisons religieuses et philosophiques pour s'y dérober. Mais Baudelaire n'était rattaché à la nature indigène par v^ aucun souvenir d'enfance, ni par aucun rêve adolescent v^ vécu en communion avec elle. Né citadin, ayant grandi parmi les pierres, il n'avait pas, comme Victor Hugo, compensé son inexpérience première par de longues flâj |ieries attentives.

"^v*/ Toutefois, on ne saurait dire que la nature n'ait rien réfléchi de ses beautés dans les Flturs au Mal. Outre la mer dont il a le culte, Baudelaire a célébré les couchers de soleil, les profondeurs de l'azur, et surtout les divers aspects du ciel : les cieux mouillés, les cieux brumeux, les cieux monotones, les cieux « bourbeux... » Enfin, il a aimé les nuages autant (et sans doute pour les mêmes raisons) que les pays lointains, terres d'élection de ses rêves. « J'aime les nuages... les nuages qui passent... làbas... les merveilleux nuages ! » a-t-il écrit dans le pre- ^mier de ses petits poèmes en prose.

On peut ajouter que l'influence de Baudelaire, si ce n'est son exemple, a confirmé les poètes dans un certain culte de la nature, qui, sans lui, eût peut-être bien existé mais n'eût pas développé

d'aussi riches et délicates liturgies. Cette religion nouvelle — le Symbolisme — a pris pour Credo le quatrain fameux :

/ La nature est un temple où de vivants piliers

V / Laissent parfois sortir de confuses paroles ;

/ , L'homme y marche à travers des forêts de symboles Qjii l'observent avec des regards familiers.

Le symbole est le résultat d'une illusion féconde. En présence de la nature, Tâme humaine s'émeut ; elle croit que les choses lui rendent cette émotion, et participent à /notre vie, et expriment nos pensées et miment nos tra- r gédies intimes. Un arbre est un arbre, et ne pense réellc- / ment que lui-même, et ne parle réellement que des qua- / lités et de la personnalité d'un arbre. Mais qu'un poète vienne à imaginer que l'arbre lui ressemble ; qu'il chante, comme sa pensée, au vent qui passe ; qu'il se réjouit ou s'attriste selon les alternances du soleil et de l'ombre ; qu'il incarne, dans son murmure, les beautés de la terre dont il boit la sève — et bien d'autres analogies — l'arbre devient un symbole.

Au fond, le symbole procède de la comparaison, la plus commune des figures de rhétorique, celle qu'on rencontre, à chaque

pas, dans la Bible et dans Homère. Mais c'est une comparaison qui vit, qui croît, qui se développe, attirant à elle les similitudes, organisant les analogies, aspirant, pour se les incorporer, les souvenirs, les sensations, les pensées qui passent à sa portée. La comparaison n'est qu'un germe ; le symbole est une plante vigou-

. /^ rcuse qui, de par sa féconde spontanéité, se charge d'écla- / tantes images et de significations savoureuses.

Sans doute, avant Baudelaire, Hugo et Vigny avaient créé des symboles ; mais alors que, chez eux, le symbole est plutôt l'expression d'une idée générale ou d'une conception philosophique, chez Baudelaire et les symbolistes, il se fait le subtil truchement des émotions personnelles, l'écho nuancé des musiques intérieures. Il est devenu Tune des formes habituelles de la « méditation », du « recueillement », des introspections sentimentales ou passionnelles auxquelles le génie de Chateaubriand et de Lamartine avait fait une si haute fortune. Les poèmes des Fleurs du Mal qui débutent par ces vers :

Je suis comme le roi d'un pays pluvieux... Ma jeunesse ne fut qu'un ténébreux orage...

Jj

Vous êtes un beau ciel d'automne, clair et rose ! Mais la tristesse en moi monte comme la mer.

ont eu, dans la poésie française, une postérité aussi nombreuse que les étoiles du ciel.

Il nous reste à dire quelques mots de l'art baudelairien. On sait que le poète, qui débuta comme critique du

Salon, fut, en peinture, un connaisseur sûr et délicat. Cependant, son art, contrairement à celui des romantiques, n'emprunte presque rien aux procédés de la peinture.

Cest à la musique qu'il fait penser tout d'abord. Or, sans tirer de cette observation plus de conséquences qu'elle n'en comporte, il convient de remarquer qu'il y a certainement entre la musique et la poésie une parenté _y plus étroite qu'entre celle-ci et la peinture. En effet, le son et le rythme appartiennent en commun à la musique et à la poésie, alors que le dessin et la couleur constituent le domaine propre de la peinture. Sans doute, parce qu'ils sont des mémentos de sensations, les mots peuvent suggérer les formes et les couleurs ; tout de même, et malgré l'ingénieux sonnet de Rimbaud, les voyelles n'ont pas de couleur certaine, ni les vers, de contours visibles, alors qu'ils sont réellement une succession de sons mesurés, et donc, une musique. Cela ne prouve nullement qu'il faille outrer la ressemblance, et confondre la poésie avec la musique en la réduisant à une suite de sonorités aussi dépourvues de sens que possible. Il sied seulement d'en conclure que la poésie pourra emprunter parfois, et avec profit, à la musique, certains de ses moyens d'expression.

En quoi l'art de Baudelaire est musical, cela ne saurait

se définir rigoureusement. Il y a là des analogies qu'il convient de sentir et d'exprimer avec discrétion. Prenons par exemple le poème Harmonie du Soir :

Voici venir les temps où vibrant sur sa tige Chaque fleur s'évapore ainsi qu'un encensoir ; Les sons et les parfums tournent dans l'air du soir, Valse mélancolique et langoureux vertige !

Chaque fleur s'évapore ainsi qu'un encensoir ; Le violon frémit comme un cœur qu'on afflige ; Valse mélancolique et langoureux vertige ! Le ciel est triste et beau comme un grand reposoir.

Le violon frémit comme un cœur qu'on afflige, Un cœur tendre, qui hait le néant vaste et noir ! Le ciel est triste et beau comme un grand reposoir ; Le soleil s'est noyé dans son sang qui se fige...

Un cœur tendre, qui hait le néant vaste et noir. Du passé lumineux recueille tout vestige ! Le soleil s'est noyé dans son sang qui se fige... Ton souvenir en moi luit comme un ostensoir !

Est-il besoin de souligner la musicalité de ce poème, le retour de certaines sonorités choisies, le flexible entrelacement des idées et des images, la souple évolution des thèmes, et, par-dessus tout, cette transparente obscurité,

cette atmosphère de pure sensibilité où baignent les créations musicales ?

Dans cette pièce le mouvement et le ton restent les mêmes d'un bout à l'autre ; dans la pièce intitulée La Musique, on a, au contraire, l'impression d'un changement de rythme, et d'une véritable modulation. La première partie vibre comme une fanfare de départ, gonflant ses accords dans le vent du large ; le rythme palpite et halète :

J'escalade le dos des flots amoncelés Que la nuit me voile ;

Je sens vibrer en moi toutes les passions D'un vaisseau qui souffre.

Puis l'allure se ralentit :

Le bon vent, la tempête et ses convulsions

Sur l'immense gouffre Me bercent. —

Et le poème se résout sur de larges accords, dans les notes basses du clavier :

D'autres fois, calme plat, grand miroir De mon désespoir.

Est-ce à dire que l'art peu pittoresque de Baudelaire ne puisse nous donner la vision, ou tout au moins la sensation de la réalité ? Au contraire. Cet art est doué d'une rare puissance d'évocation. Voyez plutôt ces vers de la Chevelun :

Tu contiens, mer d'ébène, un éblouissant rêve De voiles, de rameurs, de flammes et de mâts : Un port retentissant où mon âme peut boire A grands flots le parfum, le son et la couleur ; Où les vaisseaux, glissant dans l'or et dans la moire, f Ouvrent leurs vastes bras pour embrasser la gloire

/ D'un ciel pur où frémit l'éternelle chaleur.

Si Baudelaire n'est pas particulièrement attentif aux / couleurs et aux nuances, sa vision est singulièrement / mouvementée et vivante. Elle saisit puissamment l'attitude et le geste des choses. Elle est, en outre, très sensible aux diverses intensités de la lumière, et aux vibrations de l'atmosphère. Enfin, elle se complète par les données des autres sens : en confiant à ceux-ci un rôle / plus important qu'ils n'avaient eu jusque là, Baudelaire a ^notablement perfectionné nos moyens d'exprimer la Beauté.

Un port retentissant où mon âme peut boire A grands flots le parfum, le son et la couleur.

/ Notez la préséance des parfums sur le son et la couleur ! i/y est aujourd'hui banal de signaler que Baudelaire est le >'j)oète des parfums, et qu'au point de vue littéraire, il les

a presque inventés. Toute son œuvre ruisselle de senteurs

et d'arômes ; elle apparaît macérée dans les baumes et les

aromates, comme l'Esther d'Assuérus :

Comme d'autres esprits voguent sur la musique Le mien, ô mon amour, vogue sur ton parfum.

Le parfum agit, en effet, sur le poète comme une musique à laquelle le plus profond de son être serait accordé, tantôt suscitant des visions (La Chevelure^ Par- Jum exotique), tantôt provoquant un mystérieux pullulement de vie intérieure :

Mille pensers dormaient, chrysalides funèbres, Frémissant doucement dans les lourdes ténèbres, Qui dégagent leur aile, et prennent leur essor Teintés d'azur, glacés de rose, lamés d'or.

Aux parfums et aux sons Baudelaire combine volontiers, et avec bonheur, les données du goût et du tact. Il Complète ces moyens d'expression par des analogies morales, qu'il n'a pas inventées — elles abondent dans Virgile — mais dont il tire de fréquents et justes effets :

Jj

i /'Je vois se dérouler des rivages heureux

* ...Une Ih paresseuse où la nature donne

Des arbres singuliers et des fruits savoureux.

Enfin, dans le sonnet des Correspondances y déjà cité,. Baudelaire formule ce qu'on pourrait appeler la loi des^ équivalences et des transpositions :

Comme de longs échos qui de loin se confondent .■ / Dans une ténébreuse et profonde unité, / \J' Vaste comme la nuit et comme la clarté,

Les parfums, les couleurs et les sons se répondent.

La théorie exposée, le poète en fait l'application immédiate :

Il est des parfums frais comme des chairs d'enfants, Doux comme les hautbois, verts comme les prairies.

Ainsi les sens ne sont point séparés par une cloison étanche ; il y a quelque part, dans le cei-veau, un carrefour où ils se rencontrent, et font l'échange de leurs apports. Qui a révélé à Baudelaire ce phénomène ? Dans son étude sur le haschisch le poète écrit : « Les équivoques les plus singulières, les transpositions d'idées les plus inexplicables ont lieu. Les sons ont une couleur^ les

couleurs ont une musique, » Est-ce donc à la magie du chanvre indien que Baudelaire doit cette intéressante découverte ? Est-ce plutôt à quelque théorie de Swedenborg dont Baudelaire, dans son étude sur V. Hugo, dit: « D'ailleurs Swedenborg... nous avait déjà enseigné que... tout, forme, mouvement, nombre, couleur, parfum, dans le spirituel comme dans le naturel^ est significatif, réciproque, converse, correspondant ? » En vérité, le seul langage ordinaire pouvait mettre Baudelaire sur la trace de cette particularité ; ne dit-on pas tous les jours : une voix grave, des tons criards, des couleurs sourdes ? La transposition des sensa-

tions n'était pas précisément à inventer ; il reste que Baudelaire Ta érigée en canon poétique, et qu'il en a donné un exemple dont la nouveauté audacieuse devait séduire. Au surplus, Baudelaire, après ce magistral coup d'archet, n'a usé qu'avec discrétion de ces harmoniques sensorielles, et ce sont à peu près toujours les parfums qui l'ont induit à nous en faire entendre les vibrations. Les virtuoses du symbolisme se sont ingéniés à pénétrer plus avant dans la ténébreuse unité des analogies ; quelques-uns ont pu s'égarer ; il est, toutefois, incontestable que ces recherches un peu aventureuses ont apporté au trésor commun de la poésie un surcroît de richesses subtiles et précieuses. A l'heure présente, il semble bien que ces régions secrètes n'aient plus de

grandes merveilles à nous livrer, et le somptueux butin qu'y a fait le génie paroxyste de M"^^ de Noailles semble les avoir appauvries pour longtemps.

^" Parlant du style de Baudelaire, Barbey d'Aurevilly écrivait : « Figurez-vous cette langue, plus plastique encore que poétique, maniée et taillée comme le bronze et la pierre, et où la phrase a des enroulements de cannelure ; figurez-vous quelque chose du gothique fleuri ou de l'architecture moresque appliqué à cette simple construction qui a un sujet, un régime et un verbe ; puis, dans ces enroulements et ces cannelures d'une phrase qui prend les formes les plus variées comme les prendrait un cristal, supposez tous les piments, tous les alcools, tous les poisons, animaux, végétaux, et ceux-là plus riches et plus abondants, qui se tirent du cœur de l'homme, et vous avez la poésie de Baudelaire, cette poésie sinistre et violente, déchirante et meurtrière dont rien n'approche dans les plus noirs ouvrages de ce temps qui se sent mourir. »

/' Eh bien, non, nous ne trouvons pas le style de Baude-

-^ /laire si compliqué, si cannelé, ni d'un métier si pervers, ni d'un dessin si chargé de fioritures et d'arabesques. Sauf des exceptions préméditées, la carrure de son vers, la démarche franche et décidée de sa phrase, tout ce qu'il y a de certain et de volontaire dans sa composition font

plutôt songer à un retour vers la tradition du xvn« siècle. On a prononcé, non sans raison, à son sujet, le nom de Racine, et même celui de Boileau. Il est, en effet, remar- <j^uable que l'élixir de cette poésie étrange, et parfois l/^énéneuse, nous est servi en des coupes d'un galbe traditionnel.

yC/ / Baudelaire est un grand poète au génie restreint. Créa- \^/ teur d'images fortes et belles, il les a difficilement renouvelées.

Sa sensibilité est d'une délicatesse frissonnante ; elle ne s'émeut, le plus souvent, qu'à de certaines émotions exceptionnelles, et qui n'appartiennent pas au patrimoine familier des joies et des douleurs humaines. Sa poésie se meut dans une sphère réservée, assez étroite, et il est remarquable qu'elle a quasi ignoré, ou négligé, l'immense domaine où Victor Hugo a pu faire tenir sa fourmillante cité d'harmonies et d'images.

Mais l'influence de Baudelaire a été plus considérable

/que son œuvre môme. Vraiment, depuis les Fleurs du

^'^ Mal, il y a eu quelque chose de changé dans la poésie

française, et ce changement, s'il n'a pas comblé toutes

les espérances qu'il avait fait concevoir, n'a pas laissé

d'être heureux. Grâce à Baudelaire, par-dessus l'école

parnassienne, à travers l'œuvre délicieusement ambiguë de Verlaine, notre poésie, en évoluant de la plastique à îa musique, de la description à la suggestion, s'est rapprochée du lyrisme essentiel. Des poèmes tels que la Chevelure, Vlnvitation au Voyage, Chant iTAutonme sont des Sésame qui ont fait s'ouvrir des palais d'enchantements inconnus ; on y entend bruire, comme en une ruche avant l'essaimage, les meilleurs poèmes du Symbolisme, les plus subtiles mélodies, les plus fluides cantilènes de Mallarmé, de Verlaine, de Jules Laforgue, de Rodenbach, de Samain et de Charles Guérin, pour ne citer que les morts.

Brunetière qui, sans l'aimer, s'efforçait de comprendre la poésie témoignait pour Baudelaire d'une véritable aversion. 11 voyait en lui le mauvais génie de notre littérature, et le rendait responsable des extravagances et des dépravations où se sont portés des enfants perdus du Symbolisme. Il n'est pas niable, en eifet, que l'influence baudelairienne ait eu son revers, et que les parties artificielles et caduques, notées plus haut, des Fleurs du Mal, aient exercé sur tels et tels poètes d'hier ou d'avant-hier, une séduction fâcheuse. Mais nous sommes persuadé que les gains de cette influence l'emportent de beaucoup sur ses inconvénients.

Il est probable, d'ailleurs, que Taction de Baudelaire

dans le sens du morbide ou de Tanormal, ira diminuant 'y il est probable que l'immense catastrophe actuelle ramènera les esprits vers la simplicité, la sobriété et la santé, yoeuvre de Baudelaire, dans ce qu'elle eut de vraiment

L"^neuf, n*en sera pas atteinte ; elle vivra par sa sincérité et sa personnalité poignantes ; elle vivra par sa beauté formelle, par

ses qualités classiques qui, unies aux hardiesses

/ fécondes que nous avons signalées, suffisent à lui assurer une place de choix dans la littérature de la France immortelle.

Louis Mercier.

BENEDICTION

Vers le Ciel, où son œil voit un trône splendide. Le Poète serein lève ses bras pieux, Et les vastes éclairs de son esprit lucide Lui dérobent l'aspect des peuples furieux :

— « Soyez béni, mon Dieu, qui donnez la souffrance Comme un divin remède à nos impuretés Et comme la meilleure et la plus pure essence Qui prépare les forts aux saintes voluptés !

Je sais que vous gardez une place au Poète Dans les rangs bienheureux des saintes Légions, Et que vous Tinvitez à Téternelle fête Des Trônes, des Vertus, des Dominations.

Je sais que la douleur est la noblesse unique Où ne mordront jamais la terre et les enfers, Et qu'il faut pour tresser ma couronne mystique Imposer tous les temps et tous les univers.

Mais les bijoux perdus de l'antique Palmyre, Les métaux inconnus, les perles de la mer, Par votre main montés, ne pourraient pas suffire A ce beau diadème éblouissant et clair ;

Car il ne sera fait que de pure lumière,

Puisée au foyer saint des rayons primitifs.

Et dont les yeux mortels, dans leur splendeur entière.

Ne sont que des miroirs obscurcis et plaintifs ! »

UALBATROS

ir, s'àniKetj, le^ hd^mei d'equipage^X^ l<9^Ji43 »

rent, pou

Pr^iinent ; de^ albatroa, Va^çsi ofeeauîi'i desj nier^ o tC^^^r^

Qui suwéntj'indclenw comp?à}\Qni de WoylSigétp^ / ^^ Le' navire glissant sur les gouffres jainersl

Quuj__^ -^.-.^^

I^i^sentb^çusélneii Iturs gfaiïde^ailfcSi blarijchfeàç^ » r\

Cœnmqdéa ^vironâ^ traîner à /cétà'd'eui/ X\ \ ^

Ce vc^y^geur aîjéj comme

pdn4 les fOn^ilsi délp^s^^ surf les|planche^ y> \ C) lerces ro^ dé Tipui-J ^mâliimits/etmonSt^xi o ^ ' ' nenk leurs tran-deàailes; blaiichei r

s i| est! gauche et\veule\U 1 O

ÉLÉVATION

Au-dessus des étangs, au-dessus des vallées, Des montagnes, des bois, des nuages, des mers. Par delà le soleil, par delà les éthers.

Par delà les confins des sphères étoilées.

Mon esprit, tu te meus avec agilité.

Et. comme un bon nageur qui se pâme dans Tonde, Tu sillonnes gaiement l'immensité profonde Avec une indicible et mâle volupté.

Envole-toi bien loin de ces miasmes morbides. Va te purifier dans Tair supérieur.

Et bois, comme une pure et divine liqueur. Le feu clair qui remplit les espaces limpides.

Derrière les ennuis et les vastes chagrins Qui chargent de leur poids l'existence brumeuse. Heureux celui qui peut d'une aile vigoureuse S'élancer vers les champs lumineux et sereins ;

Celui dont les pensers, comme des alouettes. Vers les cieux le matin prennent un libre essor, — Qui plane sur la vie et comprend sans effort Le langage des fleurs et des choses muettes !

CORRESPONDANCES

La Nature est un temple où de vivants piliers Laissent parfois sortir de confuses paroles ; L'homme y passe à travers des forêts de symboles Qui l'observent avec des regards familiers.

Comme de longs échos qui de loin se confondent

Dans une ténébreuse et profonde unité,

Vaste comme la nuit et comme la clarté.

Les parfums, les couleurs et les sons se répondent.

Il est des parfums frais comme des chairs d'enfants. Doux comme les hautbois, verts comme les prairies, — Et d'autres, corrompus, riches et triomphants,

Ayant Texpansion des choses infinies,

Comme Tambre, le musc, le benjoin et Tencens,

Qui chantent les transports de Tesprit et des sens.

LES PHARES

Rubens^ fleuve d'oubli, jardin de la paresse. Oreiller de chair fraîche où Ton ne peut aimer, Mais où la vie afflue et s'agite sans cesse. Comme Tair dans le ciel et la mer dans la mer ;

Léonard de Vinci, miroir profond et sombre. Où des anges charmants, avec un doux souris Tout chargé de mystère, apparaissent à Fombre Des glaciers et des pins qui ferment leur pays ;

Rembrandt, triste hôpital tout rempli de murmures.

Et d'un grand crucifix décoré seulement.

Où la prière en pleurs s'exhale des ordures,

Et d'un rayon d'hiver traversé brusquement ; •

Michel-Ange, lieu vague où Ton voit des Hercules Se mêler à des Christs, et se lever tout droits Des fantômes puissants qui

dans les crépuscules Déchirent leur suaire en étirant leurs doigts ;

Colères de boxeur, impudences de faune, Toi qui sus ramasser la beauté des goujats. Grand cœur gonflé d'orgueil, homme débile et jaune, Puget, mélancolique empereur des forçats ;

Watteau, ce carnaval où bien des cœurs illustres. Comme des papillons, errent en flamboyant, Décors frais et légers éclairés par des lustres Qui versent la folie à ce bal tournoyant ;

Delacroix, lac de sang hanté des mauvais anges, Ombragé par un bois de sapins toujours vert. Où, sous un ciel chagrin, des fanfares étranges Passent, comme un soupir étouffé de Weber ;

Ces malédictions, ces blasphèmes, ces plaintes. Ces extases, ces cris, ces pleurs, ces Te Deutn,

Sont un écho redit par mille labyrinthes ; C'est pour les cœurs mortels un divin opium !

C'est un cri répété par mille sentinelles.

Un ordre renvoyé par mille porte-voix ;

C'est un phare allumé sur mille citadelles.

Un appel de chasseurs perdus dans les grands bois

Car c'est vraiment, Seigneur, le meilleur témoignage Que nous puissions donner de notre dignité Que cet ardent sanglot qui roule d'âge en âge Et vient mourir au bord de votre éternité !

LA MUSE MALADE

Ma pauvre Muse, hélas ! qu'as-tu donc ce matin ? Tes yeux creux sont peuplés de visions nocturnes. Et je vois tour à tour réfléchis sur ton teint La folie et Thorreur, froides et taciturnes.

Le succube verdâtre et le rose lutin T'ont-ils versé la peur et Tamour de leurs urnes ? Le cauchemar, d'un poing despotique et mutin, Ta-t-il noyée au fond d'un fabuleux Minturnes ?

Je voudrais qu'exhalant Todeur de la santé

Ton sein de pensers forts fût toujours fréquenté.

Et que ton sang chrétien coulât à flots rhythmiqucs.

Comme les sons nombreux des syllabes antiques. Où régnent tour à tour le père des chansons, Phœbus, et le grand Pan, le seigneur des moissons.

LA MUSE VÉNALE

O Muse de mon cœur, amante des palais. Auras-tu, quand Janvier lâchera ses Borées, Durant les noirs ennuis des neigeuses soirées. Un tison pour chauffer tes deux pieds violets ?

Ranimeras-tu donc tes épaules marbrées Aux nocturnes rayons qui percent les volets ? Sentant ta bourse à sec autant que ton palais. Récolteras-tu Tor des voûtes azurées ?

Il te faut, pour gagner ton pain de chaque soir. Comme un enfant de chœur, jouer de Tencensoir. Chanter des Te Deiim aux-

quels tu ne crois guère.

Ou, saltimbanque à jeun, étaler tes appas

Et ton rire trempé de pleurs qu on ne voit pas.

Pour faire épanouir la rate du vulgaire.

LE MAUVAIS MOINE

Les cloîtres anciens sur leurs grandes murailles Étalaient en tableaux la sainte Vérité, Dont l'effet, réchauffant les pieuses entrailles. Tempérait la froideur de leur austérité.

En ces temps où du Christ florissaient les semailles. Plus d'un illustre moine, aujourd'hui peu cité. Prenant pour atelier le champ des funérailles. Glorifiait la Mort avec simplicité.

— Mon âme est un tombeau que, mauvais cénobite, Depuis l'éternité je parcours et j'habite ; Rien n'embellit les murs de ce cloître odieux.

O moine fainéant ! quand saurai- je donc faire

Du spectacle vivant de ma triste misère

Le travail de mes mains et Tamour de mes yeux ?

L'ENNEMI

Ma jeunesse ne fut qu'un ténébreux orage. Traversé çà et là par de brillants soleils ; Le tonnerre et la pluie ont fait un tel ravage, Qu'il reste en mon jardin bien peu de fruits vermeils.

Voilà que j'ai touché l'automne des idées.

Et qu'il faut employer la pelle et les râteaux

Pour rassembler à neuf les terres inondées.

Où l'eau creuse des trous grands comme des tombeaux.

Et qui sait si les fleurs nouvelles que je rêve Trouveront dans ce sol lavé comme une grève Le mystique aliment qui ferait leur vigueur ?

— O douleur ! ô douleur ! Le Temps mange la vie, Et l'obscur Ennemi qui nous ronge le cœur Du sang que nous perdons croît et se fortifie 1

LE GUIGNON

Pour soulever un poids si lourd, Sisyphe, il faudrait ton courage !

Bien qu'on ait du cœur à Touvrage, L'Art est long et le Temps est court.

Loin des sépultures célèbres,

Vers un cimetière isolé,

Mon cœur, comme un tambour voilé.

Va battant des marches funèbres.

— Maint joyau dort enseveli

Dans les ténèbres et Toubli,

Bien loin des pioches et des sondes ;

Mainte fleur épanche à regret Son parfum doux comme un secret Dans les solitudes profondes.

LA VIE ANTÉRIEURE

J'ai longtemps habité sous de vastes portiques Que les soleils marins teignaient de mille feux. Et que leurs grands piliers, droits et majestueux. Rendaient pareils, le soir, aux grottes basaltiques

Les houles, en roulant les images des deux, Mêlaient d'une façon solennelle et mystique Les tout-puissants accords de leur riche musique Aux couleurs du couchant reflété par mes yeux.

C'est là que j'ai vécu dans les voluptés calmes. Au milieu de l'azur, des vagues, des splendeurs Et des esclaves nus, tout imprégnés d'odeurs.

Qui me rafraîchissaient le front avec des palmes, ^ Et dont Tunique soin était d'approfondir / Le secret douloureux qui me faisait languir.

BOHÉMIENS EN VOYAGE

La tribu prophétique aux prunelles ardentes Hier s'est mise en route, emportant ses petits Sur son dos, ou livrant à leurs fiers appétits Le trésor toujours prêt des mamelles pendantes.

Les hommes vont à pied sous leurs armes luisantes Le long des chariots où les leurs sont blottis. Promenant sur le ciel des yeux appesantis Par le morne regret des chimères absentes.

Du fond de son réduit sablonneux, le grillon. Les regardant passer, redouble sa chanson ; Cybèle, qui les aime, augmente ses verdures.

Fait couler le rocher et fleurir le désert Devant ces voyageurs, pour lesquels est ouvert L'empire familier des ténèbres futures.

L'HOMxME ET LA MER

Homme libre, toujours tu chériras la mer ! La mer est ton miroir ; tu contemples ton âme Dans le déroulement infini de sa lame, Et ton esprit n'est pas un gouffre moins amer.

Tu te plais à plonger au sein de ton image ; Tu Tembrasses des yeux et des bras, et ton cœur Se distrait quelquefois de sa propre rumeur Au bruit de cette plainte indomptable et sauvage.

Vous êtes tous les deux ténébreux et discrets : Homme, nul n'a sondé le fond de tes abîmes ; O mer, nul ne connaît tes richesses intimes. Tant vous êtes jaloux de garder vos secrets !

Et cependant voilà des siècles innombrables Que vous vous combattez sans pitié ni remord, Tellement vous aimez le carnage et la mort, O lutteurs éternels, ô frères implacables !

DON JUAN AUX ENFERS

Quand don Juan descendit vers l'onde souterraine Et lorsqu'il eut donné son obole à Charon, Un sombre mendiant, Tceil fier comme Antisthène, D'un bras vengeur et fort saisit chaque aviron.

Montrant leurs seins pendants et leurs robes ouvertes. Des femmes se tordaient sous le noir firmament, Et, comme un grand troupeau de victimes offertes, Derrière lui traînaient un long mugissement.

Sganarelle en riant lui réclamait ses gages. Tandis que Don Luis avec un doigt tremblant Montrait à tous les morts errant sur les rivages Le fils audacieux qui railla son front blanc.

Frissonnant sous son deuil, la chaste et maigre Elvire, Près de l'époux perfide et qui fut son amant. Semblait lui réclamer un suprême sourire Où brillât la douceur de son premier serment.

Tout droit dans son armure, un grand homme de pierre Se tenait à la barre et coupait le flot noir ; Mais le calme héros, courbé sur sa rapière. Regardait le sillage et ne daignait rien voir.

CHATIMENT DE L'ORGUEIL

En ces temps merveilleux où la Théologie

Fleurit avec le plus de sève et d'énergie.

On raconte qu'un jour un docteur des plus grands,

— Après avoir forcé les cœurs indifférents ;

Les avoir remués dans leurs profondeurs noires ;

Après avoir franchi vers les célestes gloires

Des chemins singuliers à lui-même inconnus.

Où les purs Esprits seuls peut-être étaient venus, —

Comme un homme monté trop haut, pris de panique,

S'écria, transporté d'un orgueil satanique :

« Jésus, petit Jésus ! je t'ai poussé bien haut !

Mais, si j'avais voulu t'attaquer au défaut

De l'armure, ta honte égalerait ta gloire,

Et tu ne serais plus qu'un objet dérisoire ! »

Immédiatement sa raison s'en alla.

L'éclat de ce soleil d'un crêpe se voila ; Tout le chaos roula dans cette intelligence. Temple autrefois vivant, plein d'ordre et d'opulence. Sous les plafonds duquel tant de pompe avait lui. Le silence et la nuit s'installèrent en lui. Comme dans un caveau dont la clef est perdue. Dès lors il fut semblable aux bêtes de la rue. Et, quand il s'en allait sans rien voir, à travers Les champs, sans distinguer les étés des hivers. Sale, inutile et laid comme une chose usée. Il faisait des enfants la joie et la risée.

LA BEAUTÉ

Je suis belle, ô mortels ! comme un rêve de pierre, Et mon sein, où chacun s'est meurtri tour à tour^ Est fait pour inspirer au poète un amour Éternel et muet ainsi que la matière.

Je trône dans l'azur comme un sphinx incompris ; J'unis un cœur de neige à la blancheur des cygnes ; Je hais le mouvement qui déplace les lignes. Et jamais je ne pleure et jamais je ne ris.

Lès poètes, devant mes grandes attitudes.

Que j'ai l'air d'emprunter aux plus fiers monuments.

Consumeront leurs jours en d'austères études ;

Car j'ai, pour fasciner ces dociles amants.

De purs miroirs qui font toutes choses plus belles

Mes yeux, mes larges yeux aux clartés éternelles 1

riDÉAL

Ce ne seront jamais ces beautés de vignettes. Produits avariés, nés d'un siècle vaurien, Ces pieds à brodequins, ces doigts à castagnettes. Qui sauront satisfaire un cœur comme le mien.

Je laisse à Gavarni, poète des chloroses. Son troupeau gazouillant de beautés d'hôpital. Car je ne puis trouver parmi ces pâles roses Une fleur qui ressemble à mon rouge idéal.

Ce qu'il faut à ce cœur profond comme un abîme. C'est vous, Lady Macbeth, âme puissante au crime. Rêve d'Eschyle éclos au climat des autans ;

Ou bien toi, grande Nuit, fille de Michel-Ange, Qui tors paisiblement dans une pose étrange Tes appas façonnés aux bouches des Titans !

HYMNE A LA BEAUTÉ

Viens-tu du ciel profond ou sors-tu de Tabîme, O Beauté ? ton regard, infernal et divin, Verse confusément le bienfait et le crime. Et Ton peut pour cela te comparer au vin.

Tu contiens dans ton œil le couchant et l'aurore ; Tu répands des parfums comme un soir orageux ; Tes baisers sont un philtre et ta bouche une amphore Qui font le héros lâche et l'enfant courageux.

Sors-tu du gouffre noir ou descends-tu des astres ? Le Destin charmé suit tes jupons comme un chien ; Tu sèmes au hasard la joie et les désastres. Et tu gouvernes tout et ne réponds de rien.

Uéphémère ébloui vole vers toi, chandelle. Crépite, flambe et dit : Bénissons ce flambeau ! L'amoureux pantelant incliné sur sa belle A Tair d'un moribond caressant son tombeau.

Que tu viennes du ciel ou de l'enfer, qu'importe, O Beauté ! monstre énorme, efl^rayant, ingénu ! Si ton œil, ton souris, ton pied, m'ouvrent la porte D'un Infini que j'aime et n'ai jamais connu ?

De Satan ou de Dieu, qu'importe ? Ange ou Sirène, Qu'importe, si tu rends, — fée aux yeux de velours, Rhythme, parfum,

lueur, ô mon unique reine ! — L'univers moins hideux et les instants moins lourds ?

PARFUM EXOTIQUE

Quand, les deux yeux fermés, en un soir chaud d'automne Je respire Todeur de ton sein chaleureux, Je vois se dérouler des rivages heureux Qu'éblouissent les feux d'un soleil monotone ;

Une île paresseuse où la nature donne

Des arbres singuliers et des fruits savoureux ;

Des hommes dont le corps est mince et vigoureux,

Et des femmes dont Tceil par sa franchise étonne.

Guidé par ton odeur vers de charmants climats. Je vois un port rempli de voiles et de mâts Encor tout fatigués par la vague marine.

Pendant que le parfum des verts tamariniers.

Qui circule dans Tair et m'enfle la narine,

Se mêle dans mon âme au chant des mariniers.

LA CHEVELURE

O toison, moutonnant jusque sur l'encolure ! O boucles ! O parfum chargé de nonchaloir ! Extase ! Pour peupler ce soir Falcôve

obscure Des souvenirs dormant dans cette chevelure. Je la veux agiter dans l'air comme un mouchoir !

La langoureuse Asie et la brûlante Afrique, Tout un monde lointain, absent, presque défunt, Vit dans tes profondeurs, forêt aromatique ! Comme d'autres esprits voguent sur la musique. Le mien, ô mon amour ! nage sur ton parfum.

J^irai là-bas où Farbre et rhomme, pleins de sève. Se pâment longuement sous l'ardeur des climats ; Fortes tresses, soyez la houle qui m'enlève ! Tu contiens, mer d'ébène, un éblouissant rêve De voiles, de rameurs, de flammes et de mâts :

Un port retentissant où mon âme peut boire A grands flots le parfum, le son et la couleur ; Où les vaisseaux, glissant dans l'or et dans la moire. Ouvrent leurs vastes bras pour embrasser la gloire D'un ciel pur où frémit l'éternelle chaleur.

Je plongerai ma tète amoureuse d'ivresse Dans ce noir océan où l'autre est enfermé ; Et mon esprit subtil que le roulis caresse Saura vous retrouver, ô féconde paresse. Infinis bercements du loisir embaumé ! 1*4/^.-^'^^^^

Cheveux bleus, pavillon de ténèbres tendues. Vous me rendez l'azur du ciel immense et rond ; Sur les bords duvetés de vos mèches tordues Je m'enivre ardemment des senteurs confondues De l'huile de coco, du musc et du sjoudron.

Longtemps ! toujours ! ma main dans ta crinière lourde

Sèmera le rubis, la perle et le saphir.

Afin qu'à mon désir tu ne sois jamais sourde !

N'es- tu pas l'oasis où je rêve, et la gourde

Où je hume à longs traits le vin du souvenir?

Je t'adore à l'égal de la voûte nocturne,

O vase de tristesse, ô grande taciturne.

Et t'aime d'autant plus, belle, que tu me fuis.

Et que tu me parais, ornement de mes nuits.

Plus ironiquement accumuler les lieues

Qui séparent mes bras des immensités bleues.

Avec ses vêtements ondoyants et nacrés, Même quand elle marche on croirait qu'elle danse. Comme ces longs serpents que les jongleurs sacrés Au bout de leurs bâtons agitent en cadence.

Comme le sable morne et l'azur des déserts, Insensibles tous deux à Thumaine souffrance. Comme les longs réseaux de la houle des mers, Elle se développe avec indifférence.

Ses yeux polis sont faits de minéraux charmants. Et dans cette nature étrange et symbolique Où Fange inviolé se mêle au sphinx antique,

Où tout n'est qu'or, acier, lumière et diamants. Resplendit à jamais, comme un astre inutile, La froide majesté de la femme stérile.

DE PROFUNDIS CLAMAVI

J'implore ta pitié, Toi, Tunique que j'aime.

Du fond du gouffre obscur où mon cœur est tombé.

Cest un univers morne à l'horizon plombé,

Où nagent dans la nuit l'horreur et le blasphème ;

Un soleil sans chaleur plane au-dessus six mois. Et les six autres mois la nuit couvre la terre ; C'est un pays plus nu que la terre polaire ; — Ni bêtes, ni ruisseaux, ni verdure^, ni bois !

Or il n'est pas d'horreur au monde qui surpasse"

La froide cruauté de ce soleil de glace

Et cette immense nuit semblable au vieux Chaos ;

Je jalouse le sort des plus vils animaux

Qui peuvent se plonger dans un sommeil stupide.

Tant Técheveau du temps lentement se dévide !

LE CHAT

Viens, mon beau chat, sur mon cœur amoureux ;

Retiens les griffes de ta patte, Et laisse-moi plonger dans tes beaux yeux,

Mêlés de métal et d'agate.

Lorsque mes doigts caressent à loisir

Ta tête et ton dos élastique, Et que ma main s'enivre du plaisir

De palper ton corps électrique,

Je vois ma femme en esprit. Son regard.

Comme le tien, aimable bête, Profond et froid, coupe et fend comme un dard.

Et, des pieds jusques à la tête.

Un air subtil, un dangereux parfum,

Nagent autour de son corps brun.

DUELLUM

Deux guerriers ont couru l'un sur l'autre ; leurs armes Ont éclaboussé l'air de lueurs et de sang. Ces jeux, ces cliquetis du fer sont les vacarmes D'une jeunesse en proie à l'amour vagissant.

Les glaives sont brisés ! comme notre jeunesse. Ma chère ! Mais les dents, les ongles acérés, Vengent bientôt l'épée et la dague traîtresse. — O fureur des cœurs mûrs par l'amour ulcérés !

Dans le ravin hanté des chats-pards et des onces Nos héros s'étreignant méchamment, ont roulé. Et leur peau fleurira l'aridité des ronces.

— Ce gouffre, c est l'enfer, de nos amis peuplé î Roulons-y sans remords, amazone inhumaine, Afin d'éterniser l'ardeur de notre haine !

LE BALCON

Mère des souvenirs, maîtresse des maîtresses, O toi, tous mes plaisirs ! ô toi, tous mes devoirs ! Tu te rappelleras la beauté des caresses, La douceur du foyer et le charme des soirs, Mère des souvenirs, maîtresse des maîtresses !

Les soirs illuminés par l'ardeur du charbon, Et les soirs au balcon, voilés de vapeurs roses ; Que ton sein m'était doux ! que ton cœur m'était bon ! Nous avons dit souvent d'impérissables choses Les soirs illuminés par l'ardeur du charbon.

Que les soleils sont beaux dans les chaudes soirées ! Que l'espace est profond ! que le cœur est puissant !

En me penchant vers toi, reine des adorées,

Je croyais respirer le parfum de ton sang.

Que les soleils sont beaux dans les chaudes soirées 1

La nuit s'épaississait ainsi qu'une cloison,

Et mes yeux dans le noir devinaient tes prunelles.

Et je buvais ton souffle, ô douceur, ô poison !

Et tes pieds s'endormaient dans mes mains fraternelles.

La nuit s'épaississait ainsi qu'une cloison.

Je sais l'art d'évoquer les minutes heureuses.

Et revis mon passé blotti dans tes genoux.

Car à quoi bon chercher tes beautés langoureuses

Ailleurs qu'en ton cher corps et qu'en ton cœur si doux ?

Je sais l'art d'évoquer les minutes heureuses !

Ces serments, ces parfums, ces baisers infinis. Renaîtront-ils d'un gouffre interdit à nos sondes, Comme montent au ciel les soleils rajeunis Après s'être lavés au fond des mers profondes ? — O serments ! ô parfums ! ô baisers infinis !

LES TÉNÈBRES

Dans les caveaux d'insondable tristesse Où le Destin m'a déjà relégué ; Où jamais n'entre un rayon rose et gai ; Où, seul avec la Nuit, maussade hôtesse.

Je suis comme un peintre qu'un Dieu moqueur Condamne à peindre, hélas ! sur les ténèbres ; Où, cuisinier aux appétits funèbres.

Je fais bouillir et je mange mon cœur.

Par instants brille, et s'allonge, et s'étale Un spectre fait de grâce et de splendeur. A sa rêveuse allure orientale.

Quand il atteint sa totale grandeur,

Je reconnais ma belle visiteuse :

Cest Elle 1 noire et pourtant lumineuse

Je te donne ces vers afin que si mon nom Aborde heureusement aux époques lointaines. Et fait rêver un soir les cervelles humaines, Vaisseau favorisé par un grand aquilon.

Ta mémoire, pareille aux fables incertaines. Fatigue le lecteur ainsi qu'un tympanon, Et par un fraternel et mystique chaînon Reste comme pendue à mes rimes hautaines ;

Être maudit à qui, de Tabîme profond

Jusqu'au plus haut du ciel, rien, hors moi, ne répond !

— O toi qui, comme une ombre à la trace éphémère.

Foules d'un pied léger et d un regard serein Les stupides mortels qui t'ont jugée amère. Statue aux yeux de jais, grand ange au front d'airain I

SEMPER EADEM

« D'où vous vient, disiez-vous, cette tristesse étrange Montant comme la mer sur le roc noir et nu ? » — Quand notre cœur a fait une fois sa vendange, Vivre est un mal ! C'est un secret de tous connu,

Une douleur très-simple et non mystérieuse. Et, comme votre joie, éclatante pour tous. Cessez donc de chercher, ô belle curieuse ! Et, bien que votre voix soit douce, taisez- vous î

Taisez-vous, ignorante ! âme toujours ravie ! Bouche au rire enfantin 1 Plus encor que la Vie, La Mort nous tient souvent par des liens subtils.

Laissez, laissez mon cœur s'enivrer d'un mensonge, Plonger dans vos beaux yeux comme dans un beau songe. Et sommeiller longtemps à Tombre de vos cils !

Que diras-tu, ce soir, pauvre âme solitaire. Que diras-tu, mon cœur, cœur autrefois flétri, A la très-belle, à la très-bonne, à la très-chère, Dont le regard divin t'a soudain refleuri ?

— - Nous mettrons notre orgueil à chanter ses louanges : Rien ne vaut la douceur de son autorité ; Sa chair spirituelle a le parfum des Anges, Et son œil nous revêt d'un habit de clarté.

Que ce soit dans la nuit et dans la solitude. Que ce soit dans la rue et dans la multitude. Son fantôme dans Tair danse comme un flambeau.

Parfois il parle et dit : « Je suis belle, et j'ordonne Que pour l'amour de moi vous n'aimiez que le Beau ; Je suis TAnge gardien, la Muse et la Madone. »

LE FLAMBEAU VIVANT

Ils marchent devant moi, ces Yeux pleins de lumières. Qu'un Ange très-savant a sans doute aimantés ; Ils marchent, ces divins frères qui sont mes frères. Secouant dans mes yeux leurs feux diamantés.

Me sauvant de tout piège et de tout péché grave, Ils conduisent mes pas dans la route du Beau ; Ils sont mes serviteurs et je suis leur esclave ; Tout mon être obéit à ce vivant flambeau.

Charmants Yeux, vous brillez de la clarté mystique Qu*ont les cierges brûlant en plein jour ; le soleil Rougit, mais n'éteint pas leur flamme fantastique ;

— io6 —

Ils célèbrent la Mort, vous chantez le Réveil ; Vous marchez en chantant le réveil de mon âme. Astres dont nul soleil ne peut flétrir la flamme !

RÉVERSIBILITÉ

Ange plein de gaîté, connaissez-vous Tangoisse,

La honte, les remords, les sanglots, les ennuis.

Et les vagues terreurs de ces affreuses nuits

Qui compriment le cœur comme un papier qu'on froisse ?

Ange plein de gaîté, connaissez-vous Tangoisse ?

Ange plein de bonté, connaissez- vous la haine.

Les poings crispés dans Tombre et les larmes de fiel

Quand la Vengeance bat son infernal rappel,

Et de nos facultés se fait le capitaine ?

Ange plein de bonté, connaissez- vous la haine ?

Ange plein de santé, connaissez- vous les Fièvres, Qui, le long des grands murs de Thospice blafard,

— io8 —

Comme des exilés, s'en vont d'un pied traînard. Cherchant le soleil rare et remuant les lèvres ? Ange plein de santé, connais-

sez-vous les Fièvres ?

Ange plein de beauté, connaissez-vous les rides,

Et la peur de vieillir et ce hideux tourment

De lire la secrète horreur du dévouement

Dans des yeux où longtemps burent nos yeux avides ?

Ange plein de beauté, connaissez- vous les rides ?

Ange plein de bonheur, de joie et de lumières, David mourant aurait demandé la santé Aux émanations de ton corps enchanté ; Mais de toi je n'implore, ange, que tes prières, Ange plein de bonheur, de joie et de lumières !

CONFESSION

Une fois, une seule, aimable et douce femme,

A mon bras votre bras poli S'appuya (sur le fond ténébreux de mon âme

Ce souvenir n'est point pâli) ;

Il était tard ; ainsi qu'une médaille neuve

La pleine lune s'étalait, Et la solennité de la nuit, comme un fleuve.

Sur Paris dormant ruisselait.

Et le long des maisons, sous les portes cochères. Des chats passaient furtivement.

L'oreille au guet, ou bien, comme des ombres chères. Nous accompagnaient lentement.

— no —

Tout à coup, au milieu de Tintimité libre

Éclose à la pâle clarté, De vous, riche et sonore instrument où ne vibre

Que la radieuse gaieté,

De vous, claire et joyeuse ainsi qu'une fanfare

Dans le matin étincelant.

Une note plaintive, une note bizarre

S'échappa, tout en chancelant

Comme une enfant chétive, horrible, sombre, immonde.

Dont sa famille rougirait.

Et qu'elle aurait longtemps, pour la cacher au monde.

Dans un caveau mise au secret.

Pauvre ange, elle chantait, votre note criarde :

« Que rien ici-bas n'est certain.

Et que toujours, avec quelque soin qu'il se farde.

Se trahit l'égoïsme humain;

Que c'est un dur métier que d'être belle femme,

Et que c'est le travail banal De la danseuse folle et froide qui se pâme

Dans un sourire machinal ;

Que bâtir sur les cœurs est une chose sotte ;

Que tout craque, amour et beauté, Jusqu'à ce que TOubli les jette dans sa hotte

Pour les rendre à rÉternité ! »

J'ai souvent évoqué cette lune enchantée. Ce silence et cette langueur.

Et cette confidence horrible chuchotée Au confessionnal du cœur.

L'AUBE SPIRITUELLE

Quand chez les débauchés l'aube blanche et vermeille Entre en société de l'Idéal rongeur, Par l'opération d'un mystère vengeur Dans la brute assoupie un ange se réveille.

Des Cieux Spirituels l'inaccessible azur. Pour l'homme terrassé qui rêve encore et souffre. S'ouvre et s'enfonce avec l'attirance du gouffre. Ainsi, chère Déesse, Être lucide et pur,

Sur les débris fumeux des stupides orgies

Ton souvenir plus clair, plus rose, plus charmant,

A mes yeux agrandis voltige incessamment.

Le soleil a noirci la flamme des bougies ;

Ainsi, toujours vainqueur, ton fantôme est pareil.

Ame resplendissante, à Timmortel soleil !

HARMONIE DU SOIR

Voici venir les temps où vibrant sur sa tige Chaque fleur s'évapore ainsi qu'un encensoir ; Les sons et les parfums tournent dans Tair du soir ; Valse mélancolique et langoureux vertige !

Chaque fleur s'évapore ainsi qu'un encensoir ; Le violon frémit comme un cœur qu'on afflige ; Valse mélancolique et langoureux vertige ! Le ciel est triste et beau comme un grand reposoir.

Le violon frémit comme un cœur qu'on afflige, Un cœur tendre, qui hait le néant vaste et noir ! Le ciel est triste et beau comme un grand reposoir; Le soleil s'est noyé dans son sang qui se fige.

Un cœur tendre, qui hgiit le néant vaste et noir. Du passé lumineux recueille tout vestige ! Le soleil s'est noyé dans son sang qui se fige... Ton souvenir en moi luit comme un ostensoir !

LE FLACON

Il est de forts parfums pour qui toute matière Est poreuse. On dirait qu'ils pénètrent le verre. En ouvrant un coffret venu de l'Orient Dont la serrure grince et rechigne en criant.

Ou dans une maison déserte quelque armoire Pleine de l'acre odeur des temps, poudreuse et noire. Parfois on trouve un vieux flacon qui se souvient, D'où jaillit toute vive une âme qui revient.

Mille pensers dormaient, chrysalides funèbres. Frémissant doucement dans les lourdes ténèbres. Qui dégagent leur aile et prennent leur essor, Teintés d'azur, glacés de rose, lamés d'or.

Voilà le souvenir enivrant qui voltige Dans l'air troublé ; les yeux se ferment ; le Vertige Saisit l'âme vaincue et la pousse à deux mains Vers un gouffre obscurci de miasmes humains ;

Il la terrasse au bord d'un gouffre séculaire. Où, Lazare odorant déchirant son suaire. Se meut dans son réveil le cadavre spectral D'un vieil amour ranci, charmant et sépulcral.

Ainsi, quand je serai perdu dans la mémoire Des hommes, dans le coin d'une sinistre armoire Quand on m'aura jeté, vieux flacon désolé. Décrépit, poudreux, sale, abject, visqueux, fêlé.

Je serai ton cercueil, aimable pestilence !

Le témoin de ta force et de ta virulence.

Cher poison préparé par les anges ! liqueur

Qui me ronge, ô la vie et la mort de mon cœur !

LE POISON

Le vin sait revêtir le plus sordide bouge

D'un luxe miraculeux, Et fait surgir plus d'un portique fabuleux

Dans Tor de sa vapeur rouge, Comme un soleil couchant dans un ciel nébuleux.

L'opium agrandit ce qui n'a pas de bornes,

Allonge l'illimité.

Approfondit le temps, creuse la volupté.

Et de plaisirs noirs et mornes Remplit l'âme au delà de sa capacité.

Tout cela ne vaut pas le poison qui découle De tes yeux, de tes yeux verts.

Lacs où mon âme tremble et se voit à l'envers.

Mes songes viennent en foule Pour se désaltérer à ces gouffres amers.

CIEL BROUILLÉ

On dirait ton regard d'une vapeur couvert ; Ton œil mystérieux (est-il bleu, gris ou vert ?) Alternativement tendre, rêveur, cruel.

Réfléchit l'indolence et la pâleur du ciel.

Tu rappelles ces jours blancs^ tièdes et voilés. Qui font se fondre en pleurs les coeurs ensorcelés, Quand, agités d'un mal inconnu qui les tord, Les nerfs trop éveillés raillent Tesprit qui dort.

Tu ressembles parfois à ces beaux horizons Qu'allument les soleils des brumeuses saisons... Comme tu resplendis, paysage mouillé Qu'enflamment les rayons tombant d'un ciel brouillé !

O femme dangereuse, ô séduisants climats ! Adorerai-je aussi ta neige et vos frimas. Et saurai-je tirer de l'implacable hiver Des plaisirs plus aigus que la glace et le fer ?

LE CHAT

Dans ma cervelle se promène.

Ainsi qu'en son appartement, Un beau chat, fort, doux et charmant.

Quand il miaule, on l'entend à peine.

Tant son timbre est tendre et discret ; Mais que sa voix s'apaise ou gronde.

Elle est toujours riche et profonde :

C'est là son charme et son secret.

Cette voix, qui perle et qui filtre Dans mon fond le plus ténébreux.

Me remplit comme un vers nombreux Et me réjouit comme un philtre.

Elle endort les plus cruels maux Et contient toutes les extases ; Pour dire les plus longues phrases.

Elle n'a pas besoin de mots.

Non, il n'est pas d'archet qui morde Sur mon cœur, parfait instrument, Et fasse plus royalement Chanter sa plus vibrante corde,

Que ta voix, chat mystérieux.

Chat séraphique, chat étrange.

En qui tout est, comme en un ange, Aussi subtil qu'harmonieux !

De sa fourrure blonde et brune Sort un parfum si doux, qu'un soir

J'en fus embaumé, pour l'avoir Caressée une fois, rien qu'une.

C'est l'esprit familier du lieu ; Il juge, il préside, il inspire Toutes choses dans son empire ; Peut-être est-il fée, est-il dieu ?

Quand mes yeux, vers ce chat que j'aime.

Tirés comme par un aimant.

Se retournent docilement

Et que je regarde en moi-même.

Je vois avec étonnement Le feu de ses prunelles pâles.

Clairs fanaux, vivantes opales.

Qui me contemplent fixement.

LUI ^INVITATION AU VOYAGE

Mon enfant, ma sœur, Songe à la douceur

D'aller là-bas vivre ensemble !

Aimer à loisir, Aimer et mourir

Au pays qui te ressemble !

Les soleils mouillés De ces ciels brouillés

Pour mon esprit ont les charmes Si mystérieux De tes traîtres yeux.

Brillant à travers leurs larmes.

Là, tout n*est qu ordre et beauté.

Luxe, calme et volupté.

Des meubles luisants.

Polis par les ans.

Décoreraient notre chambre ;

Les plus rares fleurs

Mêlant leurs odeurs Aux vagues senteurs de l'ambre,

Les riches plafonds.

Les miroirs profonds, La splendeur orientale,

Tout y parlerait

A l'âme en secret Sa douce langue natale.

Là, tout n'est qu'ordre et beauté.

Luxe, calme et volupté.

Vois sur ces canaux Dormir ces vaisseaux Dont rhumeur est vagabonde ; C'est pour assouvir Ton moindre désir

Qu'ils viennent du bout du monde.

— Les soleils couchants

Revêtent les champs.

Les canaux, la ville entière.

D'hyacinthe et d'or;

Le monde s'endort Dans une chaude lumière.

Là, tout n'est qu'ordre et beauté.

Luxe, calme et volupté.

L'IRRÉPARABLE

Pouvons-nous étouffer le vieux, le long Remords,

Qui vit, s'agite et se tortille.

Et se nourrit de nous comme le ver des morts.

Comme du chêne la chenille ?

Pouvons-nous étouffer l'implacable Remords ?

Dans quel philtre, dans quel vin, dans quelle tisane.

Noierons-nous ce vieil ennemi.

Destructeur et gourmand comme la courtisane.

Patient comme la fourmi ?

Dans quel philtre ? — dans quel vin ? — dans quelle tisane ?

Dis-le, belle sorcière, oh ! dis, si tu le sais,

A cet esprit comblé d'angoisse Et pareil au mourant qu'écrasent les blessés.

Que le sabot du cheval froisse, Dis-le, belle sorcière, oh ! dis, si tu le sais,

A cet agonisant que le loup déjà flaire

Et que surveille le corbeau, A ce soldat brisé ! s'il faut qu'il désespère

D'avoir sa croix et son tombeau ; Ce pauvre agonisant que déjà le loup flaire !

Peut-on illuminer un ciel bourbeux et noir ?

Peut-on déchirer des ténèbres Plus denses que la poix, sans matin et sans soir.

Sans astres, sans éclairs funèbres ?

Peut-on illuminer un ciel bourbeux et noir ?

L'Espérance qui brille aux carreaux de l'Auberge

Est soufflée, est morte à jamais !

Sans lune et sans rayons, trouver où l'on héberge

Les martyrs d'un chemin mauvais !

Le Diable a tout éteint aux carreaux de l'Auberge !

Adorable sorcière, aimes-tu les damnés ?

Dis, connais-tu l'irrémissible ?

Connais-tu le Remords, aux traits empoisonnés,

A qui notre cœur sert de cible ?

Adorable sorcière, aimes-tu les damnés ?

L'Irréparable ronge avec sa dent maudite

Notre âme, piteux monument, Et souvent il attaque, ainsi que le termite,

Par la base le bâtiment.

L'Irréparable ronge avec sa dent maudite !

— J'ai vu parfois, au fond d'un théâtre banal

Qu'enflammait l'orchestre sonore.

Une fée allumer dans un ciel infernal

Une miraculeuse aurore ; J'ai vu parfois au fond d'un théâtre banal

Un être, qui n'était que lumière, or et gaze,

Terrasser l'énorme Satan ; Mais mon cœur, que jamais ne visite l'extase,

Est un théâtre où l'on attend Toujours, toujours en vain, l'Être aux ailes de gaze !

CHANT D'AUTOMNE

Bientôt nous plongerons dans les froides ténèbres ; Adieu, vive clarté de nos étés trop courts ! J^entends déjà tomber avec des chocs funèbres Le bois retentissant sur le pavé des cours.

Tout l'hiver va rentrer dans mon être : jolère, Haine, frissons, horreur, labeur dur et forcé. Et, comme le soleil dans son enfer polaire. Mon cœur ne sera plus qu'un bloc rouge et glacé.

J'écoute en frémissant chaque bûche qui tombe ; L'échafaud qu'on bâtit n'a pas d'écho plus sourd. Mon esprit est pareil à la tour qui succombe Sous les coups du bélier infatigable et lourd.

Il me semble, bercé par ce choc monotone. Qu'on cloue en grande hâte un cercueil quelque part. Pour qui ? — C'était hier Tété ; voici l'automne ! Ce bruit mystérieux sonne comme un départ.

J'aime de vos longs yeux la lumière verdâtre, Douce beauté, mais tout aujourd'hui m'est amer, Et rien, ni votre amour, ni le boudoir, ni l'âtre. Ne me vaut le soleil rayonnant sur la mer.

Et pourtant aimez-moi, tendre cœur ! soyez mère,. Même pour un ingrat, même pour un méchant ; Amante ou sœur, soyez la

douceur éphémère D'un glorieux automne ou d'un soleil couchant.

Courte tâche ! La tombe attend ; elle est avide ! Ah ! laissez-moi, mon front posé sur vos genoux. Goûter, en regrettant l'été blanc et torride. De l'arrière-saison le rayon jaune et doux !

SISINA

Imaginez Diane en galant équipage, Parcourant les forêts ou battant les halliers, Cheveux et gorge au vent, s'enivrant de tapage, Superbe et défiant les meilleurs cavaliers !

Avez-vous vu Théroigne, amante du carnage. Excitant à l'assaut un peuple sans souliers, La joue et Tceil en feu, jouant son personnage. Et montant, sabre au poing, les royaux escaliers ?

Telle la Sisina ! Mais la douce guerrière A Tâme charitable autant que meurtrière ; Son courage affolé de poudre et de tambours.

Devant les suppliants sait mettre bas les armes. Et son cœur, ravagé par la flamme, a toujours. Pour qui s'en montre digne, un réservoir de larmes.

FRANCISCiE MEiE LAUDES

Ne semblc-t-il pas, au lecteur comme à moi, que la langue de la dernière décadence latine, — suprême soupir d'une personne robuste déjà transformée et préparée pour la vie spirituelle, — est singulièrement propre à exprimer la passion telle que l'a comprise et sentie le monde poétique moderne ? La mysticité est l'autre pôle de cet aimant dont Catulle et sa bande, poètes brutaux et purement épidermiques, n'ont connu que le pôle sensuali-

té. Dans cette merveilleuse langue, le solécisme et le barbarisme me paraissent rendre les négligences forcées d'une passion qui s'oublie et se moque des règles. Les mots, pris dans une acception nouvelle, révèlent la maladresse charmante du barbare du nord agenouillé devant la beauté romaine. Le calembour lui-même, quand il traverse ces pédantesques bégaiements, ne joue-t-il pas la grâce sauvage et baroque de l'enfance ? (Note de l'édition de 1857.)

Novis te cantabo chordis, O novelletum quod ludis In solitudine cordis.

Esto sertis implicata,

O femina delicata,

Per quam solvuntur peccata !

Sicut beneficum Lethe, Hauriam oscula de te, Qure imbuta es magnete.

Quum vitiorum tempestas Turbabat omnes semitas, Apparuisti, deitas,

Velut Stella salu taris

In naufragiis amaris...

— Suspendam cor tuis aris !

Piscina plena virtutis, Fons aeternas juventutis, Labris vocem redde mutis !

Quod erat spurcum, cremasti ; Quod rudiiis, exasquasti; Quod débile, confirmasti !

In famé mea taberna.

In nocte mea lucerna, Recte me semper guberna.

Adde nunc vires viribus, Duke balneum suavibus Unguentatum odoribus !

Meos circa lumbos mica, O castitatis lorica, Aqua tincta seraphica ;

Patera gemmis comsca, Panis salsus, mollis esca, Divinum vinum, Francisca !

A UNE DAME CRÉOLE

Au pays parfumé que le soleil caresse.

J'ai connu, sous un dais d'arbres tout empourprés Et de palmiers d'où pleut sur les yeux la paresse, Une dame créole aux charmes ignorés.

Son teint est pâle et chaud ; la brune enchanteresse A. dans le cou des airs noblement maniérés ; Grande et svelte en marchant comme une chasseresse. Son sourire est tranquille et ses yeux assurés.

Si vous alliez, Madame, au vrai pays de gloire. Sur les bords de la Seine ou de la verte Loire, Belle digne d'orner les antiques manoirs.

Vous feriez, à Tabri des ombreuses retraites.

Germer mille sonnets dans le cœur des poètes.

Que vos grands yeux rendraient plus soumis que vos noirs.

MŒSTA ET ERRABUNDA

Dis-moi, ton cœur parfois s*envole-t-il, Agathe, Loin du noir océan de l'immonde cité.

Vers un autre océan où la splendeur éclate. Bleu, clair, profond, ainsi que la virginité ? Dis-moi, ton cœur parfois s'envole-t-il, Agathe ?

La mer, la vaste mer, console nos labeurs ! Quel démon a doté la mer, rauque chanteuse Qu'accompagne l'immense orgue des vents grondeurs, De cette fonction sublime de berceuse ? La mer, la vaste mer, console nos labeurs !

Emporte-moi, wagon ! enlève-moi, frégate ! Loin ! loin ! ici la boue est faite de nos pleurs 1

— Est-il vrai que parfois le triste cœur d'Agathe Dise : Loin des remords, des crimes, des douleurs. Emporte-moi, wagon, enlève-moi, frégate ?

Comme vous êtes loin, paradis parfumé, Où sous un clair azur tout n'est qu'amour et joie, Où tout ce que l'on aime est digne d'être aimé. Où dans la volupté pure le cœur se noie ! Comme vous êtes loin, paradis parfumé !

Mais le vert paradis des amours enfantines,

Les courses, les chansons, les baisers, les bouquets.

Les violons vibrant derrière les collines,

Avec les brocs de vin, le soir, dans les bosquets,

— Mais le vert paradis des amours enfantines,

L'innocent paradis, plein de plaisirs furtifs. Est-il déjà plus loin que l'Inde et que la Chine ? Peut-on le rappeler avec des cris plaintifs. Et l'animer encor d'une voix argentine.

L'innocent paradis plein de plaisirs furtifs ?

SONNET D'AUTOMNE

Ils me disent, tes yeux, clairs comme le cristal : « Pour toi, bizarre amant, quel est donc mon mérite ? » — Sois charmante et tais-toi ! Mon cœur, que tout irrite, Excepté la candeur de Tantique animal.

Ne veut pas te montrer son secret infernal. Berceuse dont la main aux longs sommeils m'invite, Ni sa noire légende avec la flamme écrite. Je hais la passion et l'esprit me fait mal !

Aimons-nous doucement. L'Amour dans sa guérite, Ténébreux, embusqué, bande son arc fatal. Je connais les engins de son vieil arsenal :

Crime, horreur et folie ! — O pâle marguerite ! Comme moi n'es-tu pas un soleil automnal, O ma si blanche, ô ma si froide Marguerite ?

TRISTESSES DE LA LUNE

Ce soir, la lune rêve avec plus de paresse ; Ainsi qu'une beauté, sur de nombreux coussins. Qui d*une main distraite et légère caresse Avant de s'endormir, le contour de ses seins.

Sur le dos satiné des molles avalanches. Mourante, elle se livre aux longues pâmoisons Et promène ses yeux sur les visions blanches Qui montent dans l'azur comme des floraisons.

Quand parfois sur ce globe, en sa langueur oisive,. Elle laisse filer une larme furtive.

Un poète pieux, ennemi du sommeiL^

Dans le creux de sa main prend cette larme pâle. Aux reflets irisés comme un fragment d'opale, Et la met dans son cœur loin des yeux du soleil.

LES CHATS

Les amoureux fervents et les savants austères Aiment également, dans leur mûre saison. Les chats puissants et doux, orgueil de la maison. Qui comme eux sont frileux et comme eux sédentaires.

Amis de la science et de la volupté.

Ils cherchent le silence et l'horreur des ténèbres ; L'Érèbe les eût pris pour ses coursiers funèbres. S'ils pouvaient au servage incliner leur fierté.

Ils prennent en songeant les nobles attitudes Des grands sphinx allongés au fond des solitudes. Qui semblent s'endormir dans un rêve sans fin ;

Leurs reins féconds sont pleins d'étincelles magiques, Et des parcelles d*or, ainsi qu'un sable fin, Étoilent vaguement leurs prunelles mystiques.

LES HIBOUX

Sous les ifs noirs qui les abritent.

Les hiboux se tiennent rangés.

Ainsi que des dieux étrangers.

Dardant leur œil rouge. Ils méditent.

Sans remuer ils se tiendront Jusqu'à l'heure mélancolique Où, poussant le soleil oblique.

Les ténèbres s'établiront.

Leur attitude au sage enseigne Qu'il faut en ce monde qu'il craigne Le tumulte et le mouvement ;

L'homme ivre d'une ombre qui passe Porte toujours le châtiment D'avoir voulu changer de place.

LA PIPE

Je suis la pipe d'un auteur ; On voit, à contempler ma mine D'Abyssinienne ou de Cafrine, Que mon maître est un grand fumeur.

Quand il est comblé de douleur, Je fume comme la chaumine Où se prépare la cuisine Pour le retour du laboureur.

J'enlace et je berce son âme Dans le réseau mobile et bleu Qui monte de ma bouche en feu.

Et je rouie un puissant dictame Qui charme son cœur et guérit De ses fatigues son esprit.

LA MUSIQUE

La musique souvent me prend comme une mer !

Vers ma pâle étoile.

Sous un plafond de brume ou dans un vaste éther.

Je mets à la voile ;

La poitrine en avant et les poumons gonflés

Comme de la toile, J'escalade le dos des flots amoncelés

Que la nuit me voile ;

Je sens vibrer en moi toutes les passions

D'un vaisseau qui souffre ; Le bon vent, la tempête et ses convulsions

Sur rimmense gouffre Me bercent. D'autres fois, calme plat, grand miroir De mon désespoir !

UNE GRAVURE FANTASTIQUE

Ce spectre singulier n'a pour toute toilette, Grotesquement campé sur son front de squelette. Qu'un diadème affreux sentant le carnaval. Sans éperons, sans fouet, il essouffle un cheval. Fantôme comme lui, rosse apocalyptique.

Qui bave des naseaux comme un épileptique. Au travers de l'espace ils s'enfoncent tous deux. Et foulent l'infini d'un sabot hasardeux. Le cavalier promène un sabre qui flamboie Sur les foules sans nom que sa monture broie. Et parcourt, comme un prince inspectant sa maison. Le cimetière immense et froid, sans horizon. Où gisent, aux lueurs d'un soleil blanc et terne. Les peuples de l'histoire ancienne et moderne.

LE MORT JOYEUX

Dans une terre grasse et pleine d'escargots

Je veux creuser moi-même une fosse profonde,

Où je puisse à loisir étaler mes vieux os

Et dormir dans Toubli comme un requin dans Tonde.

Je hais les testaments et je hais les tombeaux ; Plutôt que d'implorer une larme du monde, Vivant, j'aimerais mieux inviter les corbeaux A saigner tous les bouts de ma carcasse immonde.

G vers ! noirs compagnons sans oreille et sans yeux. Voyez venir à vous un mort libre et joyeux ; Philosophes viveurs, fils de la pourriture,

A travers ma ruine allez donc sans remords.

Et dites-moi s'il est encor quelque torture

Pour ce vieux corps sans âme et mort parmi les morts !

LE TONNEAU DE LA HAINE

La Haine est le tonneau des pâles Danaïdes ;

La Vengeance éperdue aux bras rouges et forts

A beau précipiter dans ses ténèbres vides

De grands seaux pleins du sang et des larmes des morts.

Le Démon fait des trous secrets à ces abîmes. Par où fuiraient mille ans de sueurs et d'efforts, Quand même elle saurait ranimer ses victimes. Et pour les pressurer ressusciter leurs corps.

La Haine est un ivrogne au fond d'une taverne. Qui sent toujours la soif naître de la liqueur Et se multiplier comme l'hydre de Lerne.

— Mais les buveurs heureux connaissent leur vainqueur.

Et la Haine est vouée à ce sort lamentable

De ne pouvoir jamais s'endormir sous la table.

LA CLOCHE FÊLÉE

Il est amer et doux, pendant les nuits d'hiver, D'écouter, près du feu qui palpite et qui fume, Les souvenirs lointains lentement s élever Au bruit des carillons qui chantent dans la brume.

Bienheureuse la cloche au gosier vigoureux Qui, malgré sa vieillesse, alerte et bien portante. Jette fidèlement son cri religieux, Ainsi qu'un vieux soldat qui veille sous la tente !

Moi, mon âme est fêlée, et lorsqu'en ses ennuis Elle veut de ses chants peupler l'air froid des nuits. Il arrive souvent que sa voix affaiblie

Semble le râle épais d'un blessé qu'on oublie

Au bord d*un lac de sang, sous un grand tas de morts.

Et qui meurt, sans bouger, dans d'immenses efforts»

SPLEEN

Pluviôse, irrité contre la ville entière,

De son urne à grands flots verse un froid ténébreux

Aux pâles habitants du voisin cimetière

Et la mortalité sur les faubourgs brumeux.

Mon chat sur le carreau cherchant une litière Agite sans repos son corps maigre et galeux ; Uàme d'un vieux poète erre dans la gouttière Avec la triste voix d'un fantôme frileux.

Le bourdon se lamente, et la bûche enfumée Accompagne en fausset la pendule enrhumée, Cependant qu'en un jeu plein de sales parfums.

Héritage fatal d'une vieille liydropique. Le beau valet de cœur et la dame de pique Causent sinistrement de leurs amours défunts.

SPLEEN

J ai plus de souvenirs que si j'avais mille ans.

Un gros meuble à tiroirs encombré de bilans^

De vers, de billets doux, de procès, de romances.

Avec de lourds cheveux roulés dans des quittances,

Cache moins de secrets que mon triste cerveau.

C'est une pyramide, un immense caveau,

Qui contient plus de morts que la fosse commune.

— Je suis un cimetière abhorré de la lune.

Où, comme des remords, se traînent de longs vers

Qui s'acharnent toujours sur mes morts les plus chers.

Je suis un vieux boudoir plein de roses fanées,

Où gît tout un fouillis de modes surannées.

Où les pastels plaintifs et les pâles Boucher,

Seuls, respirent l'odeur d'un flacon débouché.

Rien n'égale en longueur les boiteuses journées, Quand sous les lourds flocons des neigeuses années L'Ennui, fruit de la morne incuriosité, Prend les proportions de Timmortalité.

— Désormais tu n'es plus, ô matière vivante ! Qu'un granit entouré d'une vague épouvante, Assoupi dans le fond d'un Saharah brumeux ; Un vieux sphinx ignoré du monde insoucieux, Oublié sur la carte, et dont l'humeur farouche Ne chante qu'aux rayons du soleil qui se couche.

SPLEEN

Je suis comme le roi d'un pays pluvieux.

Riche, mais impuissant, jeune et pourtant très vieux,

Qui, de ses précepteurs méprisant les courbettes.

S'ennuie avec ses chiens comme avec d'autres bêtes.

Rien ne peut l'égayer, ni gibier, ni faucon,

Ni son peuple mourant en face du balcon.

Du bouffon favori la grotesque ballade

Ne distrait plus le front de ce cruel malade ;

Son lit fleurdelisé se transforme en tombeau,

Et les dames d'atour, pour qui tout prince est beau.

Ne savent plus trouver d'impudique toilette

Pour tirer un souris de ce jeune squelette.

Le savant qui lui fait de l'or n'a jamais pu

De son être extirper Télément corrompu.

Et dans ces bains de sang qui des Romains nous viennent.

Et dont sur leurs vieux jours les puissants se souviennent,

Il n'a su réchauffer ce cadavre hébété

Où coule au lieu de sang Teau verte du Léthé.

SPLEEN

Quand le ciel bas et lourd pèse comme un couvercle Sur Tcs-prit gémissant en proie aux longs ennuis. Et que de T horizon embrassant tout le cercle Il nous verse un jour noir plus triste que les nuits ;

Quand la terre est changée en un cachot humide. Où l'Espérance, comme une chauve-souris.

S'en va battant les murs de son aile timide Et se cognant la tête à des plafonds pourris ;

Quand la pluie étalant ses immenses traînées D'une vaste prison imite les barreaux, Et d'un peuple muet d'infâmes araignées Vient tendre ses filets au fond de nos cerveaux,

Des cloches tout à coup sautent avec furie Et lancent vers le ciel un affreux hurlement, Ainsi que des esprits errants et sans patrie Qui se mettent à geindre opiniâtrement.

— Et de longs corbillards, sans tambours ni musique, Défilent lentement dans mon âme ; l'Espoir, Vaincu, pleure, et l'Angoisse atroce, despotique. Sur mon crâne incliné plante son drapeau noir.

OBSESSION

Grands bois, vous m'eflfrayez comme des cathédrales ; Vous hurlez comme Torgue ; et dans nos cœurs maudits. Chambres d'éternel deuil où vibrent de vieux râles. Répondent les échos de vos De profundis.

Je te hais. Océan ! tes bonds et tes tumultes. Mon esprit les retrouve en lui ; ce rire amer De l'homme vaincu, plein de sanglots et d'insultes. Je l'entends dans le rire énorme de la mer.

Gîmme tu me plairais, ô nuit ! sans ces étoiles Dont la lumière parle un langage connu ! Car je cherche le vide, et le noir, et le nu !

Mais les ténèbres sont elles-mêmes des toiles Où vivent, jaillissant de mon œil par milliers, Des êtres disparus aux regards familiers.

LE GOUT DU NÉANT

Morne esprit, autrefois amoureux de la lutte, UEspoir, dont l'éperon attisait ton ardeur, Ne veut plus t*enfourcher ! Couche- toi sans pudeur. Vieux cheval dont le pied à chaque obstacle butte.

Résigne-toi, mon cœur ; dors ton sommeil de brute.

Esprit vaincu, fourbu ! Pour toi, vieux maraudeur. L'amour n'a plus de goût, non plus que la dispute. Adieu donc, chants du cuivre et soupirs de la flûte ! Plaisirs, ne tentez plus un cœur sombre et boudeur 1

Le Printemps adorable a perdu son odeur !

Et le Temps m'engloutit minute par minute. Comme la neige immense un corps pris de roideur ; Je contemple d'en haut le globe en sa rondeur Et je n'y cherche plus l'abri d'une cahute.

Avalanche, veux-tu m'emporter dans ta chute ?

ALCHIMIE DE LA DOULEUR

L'un t*éclaire avec son ardeur.

L'autre en toi met son deuil. Nature ! Ce qui dit à Tun : Sépulture !

Dit à l'autre : Vie et splendeur !

Hermès inconnu qui m'assistes Et qui toujours m'intimidas.

Tu me rends l'égal de Midas, Le plus triste des alchimistes ;

Par toi je change l'or en fer Et le paradis en enfer ; Dans le suaire des nuages

Je découvre un cadavre cher.

Et sur les célestes rivages

Je bâtis de grands sarcophages.

HORREUR SYMPATHIQUE

De ce ciel bizarre et livide, Tourmenté comme ton destin, Quels pensers dans ton âme vide Descendent ? Réponds', libertin.

— Insatiablement avide De l'obscur et de F incertain, Je ne geindrai pas comme Ovide Chassé du paradis latin.

Cicux déchirés comme des grèves En vous se mire mon orgueil ; Vos vastes nuages en deuil

Sont les corbillards de mes rêves,

Bt vos lueurs sont le reflet

De TEnfer où mon cœur se plaît.

UHEAUTONTIMOROUMENOS

Je te frapperai sans colère

Et sans haine, comme un boucher,

Comme Moïse le rocher !

Et je ferai de ta paupière,

Pour abreuver mon Sahara, Jaillir les eaux de la souffrance.

Mon désir gonflé d'espérance Sur tes pleurs salés nagera

Comme un vaisseau qui prend le large.

Et dans mon cœur qu'ils soûleront Tes chers sanglots retentiront Comme un tambour qui bat la charge !

Nc suis- je pas un faux accord Dans la divine symphonie, Grâce à la vorace Ironie Qui me secoue et qui me mord ?

Elle est dans ma voix, la criarde !

C'est tout mon sang, ce poison noir !

Je suis le sinistre miroir Où la mégère se regarde.

Je suis la plaie et le couteau !

Je suis le soufflet et la joue 1 Je suis les membres et la roue, Et la victime et le bourreau !

Je suis de mon cœur le vampire, — Un de ces grands abandonnés Au rire éternel condamnés, Et qui ne peuvent plus sourire !

L'IRRÉMÉDIABLE

Une Idée, une Forme, un Être Parti de l'azur et tombé Dans un Styx bourbeux et plombé Où nul œil du Ciel ne pénètre;

Un Ange, imprudent voyageur Qu'a tenté l'amour du difforme.

Au fond d'un cauchemar énorme Se débattant comme un nageur.

Et luttant, angoisses funèbres !

Contre un gigantesque remous Qui va chantant comme les fous Et pirouettant dans les ténèbres ;

Un malheureux ensorcelé Dans ses tâtonnements futiles, Pour fuir d'un lieu plein de reptiles.

Cherchant la lumière et la clé ;

Un damné descendant sans lampe.

Au bord d'un gouffre dont l'odeur Trahit l'humide profondeur, D'éternels escaliers sans rampe,

Où veillent des monstres visqueux Dont les larges yeux de phosphore Font une nuit plus noire encore Et ne rendent visibles qu'eux ;

Un navire pris dans le pôle, Comme en un piège de cristal.

Cherchant par quel détroit fatal Il est tombé dans cette geôle ;

— Emblèmes nets, tableau parfait D'une fortune irrémédiable.

Qui donne à penser que le Diable Fait toujours bien tout ce qu'il fait l

Tête-à-tête sombre et limpide Qu'un cœur devenu son miroir !

Puits de Vérité, clair et noir, Où tremble une étoile livide,

Un phare ironique, infernal.

Flambeau des grâces sataniqucs.

Soulagement et gloire uniques, — La conscience dans le Mal !

UHORLOGE

Horloge ! dieu sinistre, effrayant, impassible. Dont le doigt nous menace et nous dit : Souviens-toi ! Les vibrantes Douleurs

dans ton cœur plein d'effroi Se planteront bientôt comme dans une cible ;

Le Plaisir vaporeux fuira vers Thorizon Ainsi qu'une sylphide au fond de la coulisse ; Chaque instant te dévore un morceau du délice A chaque homme accordé pour toute sa saison.

Trois mille six cents fois par heure, la Seconde Chuchote : Souviens-toi ! — -. Rapide avec sa voix D*insecte, Maintenant dit: Je suis Autrefois, Et j'ai pompé ta vie avec ma trompe immonde 1

Remember ! Souviens-toi ! prodigue ! Esto memor ! (Mon gosier de métal parle toutes les langues.) Les minutes, mortel folâtre, sont des gangues Qu'il ne faut pas lâcher sans en extraire Tor !

Souviens-toi que le Temps est un joueur avide Qui gagne sans tricher, à tout coup! c'est la loi. Le jour décroît ; la nuit augmente ; souviens-toi ! Le gouiïre a toujours soif; la clepsydre se vide.

Tantôt sonnera l'heure où le divin Hasard,) Où l'auguste Vertu, ton épouse encor vierge. Où le Repentir même (oh ! la dernière auberge !), Où tout te dira : Meurs, vieux lâche ! il est trop tard !

PAYSAGE

Je veux, pour composer chastement mes églogucs. Coucher auprès du ciel, comme les astrologues, Et, voisin des clochers, écouter en rêvant Leurs hymnes solennels emportés par le vent. Les

deux mains au menton, du haut de ma mansarde. Je verrai l'atelier qui chante et qui bavarde. Les tuyaux, les clochers, ces mâts de la cité. Et les grands ciels qui font rêver d'éternité.

Il est doux, à travers les brumes, de voir naître L'étoile dans l'azur, la lampe à la fenêtre. Les fleuves de charbon monter au firmament Et la lune verser son pâle enchantement. Je verrai les printemps, les étés, les automnes ;

Et quand viendra Thiver aux neiges monotones, J

Je fermerai partout portières et volets ■

Pour bâtir dans la nuit mes féeriques palais.

Alors je rêverai des horizons bleuâtres,

Des jardins, des jets d'eau pleurant dans les albâtres.

Des baisers, des oiseaux chantant soir et matin.

Et tout ce que lldylle a de plus enfantin.

[/Émeute, tempêtant vainement à ma vitre,

Ne fera pas lever mon front de mon pupitre ;

Car je serai plongé dans cette volupté

D'évoquer le Printemps avec ma volonté.

De tirer un soleil de mon cœur, et de faire

De mes pensers brûlants une tiède atmosphère.

LE SOLEIL

Quand le soleil cruel frappe à traits redoublés Sur la ville et les champs, sur les toits et les blés. Je vais m*exercer seul à ma fantasque escrime, Flairant dans tous les coins les hasards de la rime. Trébuchant sur les mots comme sur les pavés, Heurtant parfois des vers depuis longtemps rêvés.

Ce père nourricier, ennemi des chloroses,

Éveille dans les champs les vers comme les roses ;

Il fait s'évaporer les soucis vers le ciel.

Et remplit les cerveaux et les ruches de miel.

C'est lui qui rajeunit les porteurs de béquilles

Et les rend gais et doux comme des jeunes filles,

Et commande aux moissons de croître et de mûrir

Dans le cœur immortel qui toujours veut fleurir ! Quand, ainsi qu'un poète, il descend dans les villes. Il ennoblit le sort des choses les plus viles. Et s'introduit en roi, sans bruit et sans valets. Dans tous les hôpitaux et dans tous les palais.

LE CYGNE

A VICTOR HUGO

Andromaque, je pense à vous ! Ce petit fleuve. Pauvre et triste miroir où jadis resplendit L'immense majesté de vos douleurs de

veuve. Ce Simoïs menteur qui par vos pleurs grandit,

A fécondé soudain ma mémoire fertile.

Comme je traversais le nouveau Carrousel. Le vieux Paris n*est plus (la forme d'une ville Change plus vite, hélas ! que le cœur d'un mortel) ;

Je ne vois qu'en esprit tout ce camp de baraques. Ces tas de chapiteaux ébauchés et de fûts.

Les herbes, les gros blocs verdis par l'eau des flaques. Et, brillant aux carreaux, le bric-à-bras confus.

Là s'étalait jadis une ménagerie ; Là je vis, un matin, à l'heure où sous les cieux Froids et clairs le Travail s'éveille, où la voirie Pousse un sombre ouragan dans l'air silencieux.

Un cygne qui s'était évadé de sa cage. Et, de ses pieds palmés frottant le pavé sec. Sur le sol raboteux traînait son blanc plumage. Près d'un ruisseau sans eau la bête ouvrant le bec

Baignait nerveusement ses ailes dans la poudre.

Et disait, le cœur plein de son beau lac natal :

« Eau, quand donc pleuvras-tu ? quand tonneras-tu, foudre ? »

Je vois ce malheureux, mythe étrange et fatal,

Vers le ciel quelquefois, comme l'homme d'Ovide, Vers le ciel ironique et cruellement bleu. Sur son cou convulsif tendant sa tête avide. Comme s'il adressait des reproches à Dieu !

Paris change ! mais rien dans ma mélancolie N'a bougé ! palais neufs, échafaudages, blocs, Vieux faubourgs, tout pour moi devient allégorie, Et mes chers souvenirs sont plus lourds que des rocs,

Aussi devant ce Louvre une image m'opprime : Je pense à mon grand cygne, avec sqs gestes fous. Comme les exilés, ridicule et sublime.

Et rongé d'un désir sans trêve ! et puis à vous,

Andromaque, des bras d'un grand époux tombée, Vil bétail, sous la main du superbe Pyrrhus, Auprès d'un tombeau vide en extase courbée ; Veuve d'Hector, hélas ! et femme d'Hélénus !

Je pense à la négresse, amaigrie et phtisique. Piétinant dans la boue, et cherchant, l'œil hagard. Les cocotiers absents de la superbe Afrique Derrière la muraille immense du brouillard ;

A quiconque a perdu ce qui ne se retrouve Jamais, jamais i à ceux qui s'abreuvent de pleurs Et tettent la Douleur comme une bonne louve ! Aux maigres orphelins séchant comme des fleurs !

Ainsi dans la forêt où mon esprit s*exile

Un vieux Souvenir sonne à plein souffle du cor !

Je pense aux matelots oubliés dans une île,

Aux captifs, aux vaincus !... à bien d'autres encor I

LES SEPT VIEILLARDS

A VICTOR HUGO

Fourmillante cité, cité pleine de rêves Où le spectre en plein jour raccroche le passant ! Les mystères partout coulent comme des sèves Dans les canaux étroits du colosse puissant.

Un matin, cependant que dans la triste rue Les maisons, dont la brume allongeait la hauteur, Simulaient les deux quais d'une rivière accrue, Et que, décor semblable à Tâme de l'acteur.

Un brouillard sale et jaune inondait tout l'espace. Je suivais, roidissant mes nerfs comme un héros

Et discutant avec mon âme déjà lasse.

Le faubourg secoué par les lourds tombereaux.

Tout à coup, un vieillard dont les guenilles jaunes Imitaient la couleur de ce ciel pluvieux, Et dont Taspect aurait fait pleuvoir les aumônes, Sans la méchanceté qui luisait dans ses yeux,

M'apparut. On eût dit sa prunelle trempée Dans le fiel ; son regard aiguisait les frimas, Et sa barbe à longs poils, roide comme une épée. Se projetait, pareille à celle de Judas.

Il n'était pas voûté, mais cassé, son échine Faisant avec sa jambe un parfait angle droit. Si bien que son bâton, parachevant sa mine, Lui donnait la tournure et le pas maladroit

D'un quadrupède infirme ou d'un juif à trois pattes. Dans la neige et la boue il allait s'empêtrant. Comme s'il écrasait des morts sous ses savates. Hostile à l'univers plutôt qu'indifférent.

Son pareil le suivait : barbe, œil, dos, bâton, loques. Nul trait ne distinguait, du même enfer venu, Ce jumeau centenaire, et ces spectres baroques Marchaient du même pas vers un but inconnu.

A quel complot infâme étais-je donc en butte. Ou quel méchant hasard ainsi m'humiliait ? Car je comptai sept fois, de minute en minute. Ce sinistre vieillard qui se multipliait !

Que celui-là qui rit de mon inquiétude. Et qui n'est pas saisi d'un frisson fraternel. Songe bien que malgré tant de décrépitude Ces sept monstres hideux avaient l'air éternel !

Aurais-je, sans mourir, contemplé le huitième. Sosie inexorable, ironique et fatal.

Dégoûtant Phénix, fils et père de lui-même ? — Mais je tournai le dos au cortège infernal.

Exaspéré comme un ivrogne qui voit double. Je rentrai, je fermai ma porte, épouvanté,

Malade et morfondu, l'esprit fiévreux et trouble^ Blessé par le mystère et par l'absurdité !

Vainement ma raison voulait prendre la barre ; La tempête en jouant déroutait ses efforts, Et mon âme dansait, dansait, vieille gabarre Sans mâts, sur une mer monstrueuse et sans bords î

LES PETITES VIEILLES

A VICTOR HUGO

Dans les plis sinueux des vieilles capitales,

Où tout, même l'horreur, tourne aux enchantements.

Je guette, obéissant à mes humeurs fatales.

Des êtres singuliers, décrépits et charmants.

Ces monstres disloqués furent jadis des femmes, Eponine ou Laïs ! Monstres brisés, bossus Ou tordus, aimons-les ! ce sont encor des âmes. Sous des jupons troués et sous de froids tissus

Ils rampent, flagellés par les bises iniques. Frémissant au fracas roulant des omnibus.

Et serrant sur leur flanc, ainsi que des reliques. Un petit sac brodé de fleurs ou de rébus ;

Ils trottent, tout pareils à des marionnettes ;

Se traînent, comme font les animaux blessés.

Ou dansent, sans vouloir danser, pauvres sonnettes

Où se pend un Démon sans pitié 1 Tout cassés

Qu'ils sont, ils ont des yeux perçants comme une vrille, Luisants comme ces trous où Teau dort dans la nuit ; Ils ont les yeux divins de la petite fille Qui s'étonne et qui rit à tout ce qui reluit.

— Avez-vous observé que maints cercueils de vieilles Sont presque aussi petits que celui d'un enfant ? La Mort savante met dans ces bières pareilles Un symbole d'un goût bizarre et captivant.

Et lorsque j'entrevois un fantôme débile

Traversant de Paris le fourmillant tableau.

Il me semble toujours que cet être fragile

S'en va tout doucement vers un nouveau berceau ;

A moins que, méditant sur la géométrie.

Je ne cherche, à Taspect de ces membres discords.

Combien de fois il faut que l'ouvrier varie

La forme de la boîte où Ton met tous ces corps.

— Ces yeux sont des puits faits d'un million de larmes. Des creusets qu'un métal refroidi pailleta... Ces yeux mystérieux ont d'invincibles charmes Pour celui que l'austère Infortune allaita !

De Frascati défunt. Vestale énamourée ; Prêtresse de Thalie, hélas ! dont le souffleur Enterré sait le nom ; célèbre évaporée Que Tivoli jadis ombragea dans sa fleur.

Toutes m'enivrent ! mais parmi ces êtres frêles Il en est qui, faisant de la douleur un miel, Ont dit au Dévouement qui leur prêtait ses ailes Hippogriffe puissant, mène-moi jusqu'au ciel !

L une, par sa patrie au malheur exercée, Uautre, que son époux surchargea de douleurs. L'autre, par son enfant Madone transpercée. Toutes auraient pu faire un fleuve avec leurs pleurs !

Ah ! que j'en ai suivi de ces petites vieilles ! Une, entre autres, à l'heure où le soleil tombant Ensanglante le ciel de blessures vermeilles. Pensive, s'asseyait à l'écart sur un banc.

Pour entendre un de ces concerts, riches de cuivre. Dont les soldats parfois inondent nos jardins. Et qui, dans ces soirs d'or où l'on se sent revivre, Versent quelque héroïsme au cœur des citadins.

Celle-là, droite encor, fière et sentant la règle. Humait avidement ce chant vif et guerrier ; Son œil parfois s'ouvrait comme l'œil d'un vieil aigle ; Son front de marbre avait l'air fait pour le laurier î

Telles vous cheminez, stoïques et sans plaintes, A travers le chaos des vivantes cités.

Mères au cœur saignant, courtisanes ou saintes. Dont autrefois les noms par tous étaient cités.

Vous qui fûtes la grâce ou qui fûtes la gloire, Nul ne vous reconnaît ! un ivrogne incivil Vous insulte en passant d'un amour dérisoire ; Sur vos talons gambade un enfant lâche et vil.

Honteuses d'exister, ombres ratatinées, Peureuses, le dos bas, vous côtoyez les murs ; Et nui ne vous salue, étranges destinées ! Débris d'humanité pour l'éternité mûrs !

Mais moi, moi qui de loin tendrement vous surveille L'œil inquiet, ûxé sur vos pas incertains. Tout comme si j'étais votre père, ô merveille ! Je goûte à votre insu des plaisirs clandestins :

Je vois s'épanouir vos passions novices ; Sombres ou lumineux, je vis vos jours perdus ; Mon cœur multiplié jouit de tous vos vices ! Mon âme resplendit de toutes vos vertus !

Ruines ! ma famille ! ô cerveaux congénères ! Je vous fais chaque soir un solennel adieu ! Où serez-vous demain, Èves octogénaires.

Sur qui pèse la gritfe effroyable de Dieu ?

LES AVEUGLES

Contemple-les, mon âme ; ils sont vraiment affreux î Pareils aux mannequins ; vaguement ridicules ; Terribles, singuliers comme les somnambules ; Dardant on ne sait où leurs globes ténébreux.

Leurs yeux, d'où la divine étincelle est partie, Comme s'ils regardaient au loin, restent levés Au ciel; on ne les voit jamais vers les pavés Pencher rêveusement leur tête appesantie.

Ils traversent ainsi le noir illimité.

Ce frère du silence éternel. O cité !

Pendant qu'autour de nous tu chantes, ris et beugles.

Éprise du plaisir jusqu'à Tatrocité,

Vois ! je me traîne aussi ! mais, plus qu'eux hébété.

Je dis : Que cherchent-ils au Ciel, tous ces aveugles ?

A UNE PASSANTE

La rue assourdissante autour de moi hurlait. Longue, mince, en grand deuil, douleur majestueuse. Une femme passa, d'une main fastueuse Soulevant, balançant le feston et Tourlet ;

Agile et noble, avec sa jambe de statue. Moi, je buvais, crispé comme un extravagant. Dans son œil, ciel livide où germe l'ouragan, La douceur qui fascine et le plaisir qui tue.

Un éclair... puis la nuit ! — Fugitive beauté Dont le regard m'a fait soudainement renaître. Ne te verrai-je plus que dans l'éternité ?

Ailleurs, bien loin d'ici ! trop tard ! jamais peut-être ! Car j'ignore où tu fuis, tu ne sais où je vais, O toi que j'eusse aimée, ô toi qui le savais !

IO

Bêchant comme des laboureurs.

Des Écorchés et des Squelettes.

De ce terrain que vous fouillez, Manants résignés et funèbres.

De tout TefFort de vos vertèbres.

Ou de vos muscles dépouillés.

Dites, quelle moisson étrange, Forçats arrachés au charnier.

Tirez-vous, et de quel fermier Avez-vous à remplir la grange ?

Voulez-vous (d'un destin trop dur Épouvantable et clair emblème 1) Montrer que dans la fosse même Le sommeil promis n'est pas sûr ;

Qu'envers nous le Néant est traître ; Que tout, même la Mort, nous ment.

Et que sempiternellement.

Hélas î il nous faudra peut-être

Dans quelque pays inconnu Écorcher la terre revêche Et pousser une lourde bêche Sous notre pied sanglant et nu ?

A ERNEST CHRISTOPHE

Fière, autant qu'un vivant, de sa noble stature. Avec son gros bouquet, son mouchoir et ses gants. Elle a la nonchalance et la désinvolture D'une coquette maigre aux airs extravagants.

Vit-on jamais au bal une taille plus mince ? Sa robe exagérée, en sa royale ampleur. S'écroule abondamment sur un pied sec, que pince Un soulier pomponné, joli comme une fleur.

La ruche qui se joue au bord des clavicules. Comme un ruisseau lascif qui se frotte au rocher.

Défend pudiquement des lazzi ridicules Les funèbres appas qu'elle tient à cacher.

Ses yeux profonds sont faits de vide et de ténèbres, Et son crâne, de fleurs artistement coiffé. Oscille mollement sur ses frêles vertèbres. O charme d'un néant follement attifé I

Aucuns t'appelleront une caricature.

Qui ne comprennent pas, amants ivres de chair,

L'élégance sans nom de l'humaine armature.

Tu réponds, grand squelette, à mon goût le plus cher !

Viens- tu troubler, avec ta puissante grimace, La fête de la Vie ? ou quelque vieux désir, Éperonnant encor ta vivante carcasse.

Te pousse-t-il, crédule, au sabbat du Plaisir ?

Au chant des violons, aux flammes des bougies, Espères-tu chasser ton cauchemar moqueur. Et viens-tu demander au torrent des orgies De rafraîchir l'enfer allumé dans ton cœur ?

Inépuisable puits de sottise et de fautes ! De Tantique douleur éternel alambic !

A travers le treillis recourbé de tes côtes Je vois, errant encor, Tinsatiable aspic.

Pour dire vrai, je crains que ta coquetterie Ne trouve pas un prix digne de ses efforts ; Qui, de ces cœurs mortels, entend la raillerie ? Les charmes de Thorreur n*enivrent que les forts 1

Le gouffre de tes yeux, plein d'horribles pensées, Exhale le vertige, et les danseurs prudents Ne contempleront pas sans d'amères nausées Le sourire éternel de tes trente-deux dents.

Pourtant, qui n'a serré dans ses bras un squelette. Et qui ne s'est nourri des choses du tombeau ? Qu'importe le parfum, l'habit ou la toilette ? Qui fait le dégoûté montre qu'il se croit beau.

Bayadère sans nez, irrésistible gouge,

Dis donc à ces danseurs qui font les offusqués :

« Fiers mignons, malgré l'art des poudres et du rouge. Vous sentez tous la mort ! O squelettes musqués ,

Antinous flétris, dandys à face glabre,

Cadavres vernissés, lovelaces chenus.

Le branle universel de la danse macabre

Vous entraîne en des lieux qui ne sont pas connus !

Des quais froids de la Seine aux bords brûlants du Gange, Le troupeau mortel saute et se pâme, sans voir Dans un trou du plafond la trompette de TAnge Sinistrement béante ainsi qu'un tromblon noir.

En tout climat, sous tout soleil, la Mort t'admire En tes contorsions, risible Humanité, Et souvent, comme toi se parfumant de myrrhe. Mêle son ironie à ton insanité ! »

L'AMOUR DU MENSONGE

Quand je te vois passer, ô ma chère indolente, Au chant des instruments qui se brise au plafond, Suspendant ton allure harmonieuse et lente. Et promenant Fennui de ton regard profond ;

Quand je contemple, aux feux du gaz qui le colore. Ton front pâle, embelli par un morbide attrait. Où les torches du soir allument une aurore. Et tes yeux attirants comme ceux d'un portrait.

Je me dis : Qu'elle est belle ! et bizarrement fraîche ! Le souvenir massif, royale et lourde tour, La couronne, et son cœur, meurtri comme une pêche. Est mûr, comme son corps, pour le savant amour.

Es-tu le fruit d'automne aux saveurs souveraines ? Es-tu vase funèbre attendant quelques pleurs. Parfum qui fait rêver aux oasis lointaines. Oreiller caressant, ou corbeille de fleurs ?

Je sais qu'il est des yeux, des plus mélancoliques, Qui ne recèlent point de secrets précieux ; Beaux écrins sans joyaux, médaillons sans reliques. Plus vides, plus profonds que vous-mêmes, ô Cieux !

Mais ne suffit-il pas que tu sois l'apparence, Pour réjouir un cœur qui fuit la vérité ? Qu'importe ta bêtise ou ton indifférence ? Masque ou décor, salut ! J'adore ta beauté.

Je n'ai pas oublié, voisine de la ville,

Notre blanche maison, petite mais tranquille ;

Sa Pomone de plâtre et sa vieille Vénus

Dans un bosquet chétif cachant leurs membres nus.

Et le soleil, le soir, ruisselant et superbe,

Qui, derrière la vitre où se brisait sa gerbe.

Semblait, grand œil ouvert dans le ciel curieux^

Contempler nos dîners longs et silencieux.

Répandant largement ses beaux reflets de cierge

Sur la nappe frugale et les rideaux de serge.

La servante au grand cœur dont vous étiez jalouse. Et qui dort son sommeil sous une humble pelouse, Nous devrions pourtant lui porter quelques fleurs. Les morts, les pauvres morts, ont de grandes douleurs. Et quand Octobre souffle, émondeur des vieux arbres. Son vent mélancolique à Fentour de leurs marbres, Certe, ils doivent trouver les vivants bien ingrats, A dormir, comme ils font, chaudement dans leurs draps, Tandis que^ dévorés de

noires songeries. Sans compagnon de lit, sans bonnes causeries. Vieux squelettes gelés travaillés par le ver. Ils sentent s'égoutter les neiges de l'hiver Et le siècle couler, sans qu'amis ni famille Remplacent les lambeaux qui pendent à leur grille.

Lorsque la bûche siffle et chante, si le soir. Calme, dans le fauteuil je la voyais s'asseoir. Si, par une nuit bleue et froide de décembre^ Je la trouvais tapie en un coin de ma chambre, Grave, et venant du fond de son lit éternel Couver l'enfant grandi de son œil maternel. Que pourrais-je répondre à cette âme pieuse. Voyant tomber des pleurs de sa paupière creuse

A CONSTANTIN GUYS

De ce terrible paysage.

Tel que jamais mortel n'en vit.

Ce matin encore Timage, Vague et lointaine, me ravit.

Le sommeil est plein de miracles !

Par un caprice singulier, J'avais banni de ces spectacles Le végétal irrégulier.

Et, peintre fier de mon génie.

Je savourais dans mon tableau

L'enivrante monotonie

Du métal, du marbre et de Teau.

Babel d'escaliers et d'arcades, C'était un palais infini, Plein de bassins et de cascades Tombant dans l'or mat ou bruni ;

Et des cataractes pesantes, Comme des rideaux de cristal, Se suspendaient, éblouissantes, A des murailles de métal.

Non d'arbres, mais de colonnades Les étangs dormants s'entouraient, Où de gigantesques naïades.

Comme des femmes, se miraient.

Des nappes d'eau s'épanchaient, bleues.

Entre des quais roses et verts.

Pendant des millions de lieues.

Vers les confins de l'univers ;

Cétaient des pierres inouïes Et des flots magiques ; c'étaient D'immenses glaces éblouies Par tout ce qu'elles reflétaient !

Insouciants et taciturnes, Des Ganges, dans le firmament, Versaient le trésor de leurs urnes Dans des gouffres de diamant.

Architecte de mes féeries.

Je faisais, à ma volonté.

Sous un tunnel de pierreries Passer un océan dompté ;

Et tout, même la couleur noire, Semblait fourbi, clair, irisé ; Le liquide enchâssait sa gloire Dans le rayon cristallisé.

Nul astre d'ailleurs, nuls vestiges De soleil, même au bas du ciel,

Pour illuminer ces prodiges, Qui brillaient d'un feu personnel
1

Et sur ces mouvantes merveilles Planait (terrible nouveauté !

Tout pour Toeil, rien pour les oreilles !) Un silence d'éternité.

En rouvrant mes yeux pleins de flamme J*ai vu r horreur de mon taudis, Et senti, rentrant dans mon âme, La pointe des soucis maudits ;

La pendule aux accents funèbres Sonnait brutalement midi.

Et le ciel versait des ténèbres Sur le triste monde engourdi.

L'AME DU VIN

Un soir, Tâme du vin chantait dans les bouteilles : « Homme, vers toi je pousse, ô cher déshérité, Sous ma prison de verre et mes cires vermeilles, Un chant plein de lumière et de fraternité !

Je sais combien il faut, sur la colline en flamme. De peine, de sueur et de soleil cuisant Pour engendrer ma vie et pour me donner Tâme ; Mais je ne serai point ingrat ni malfaisant,

Car j'éprouve une joie immense quand je tombe Dans le gosier d'un homme usé par ses travaux. Et sa chaude poitrine est une douce tombe Où je me plais bien mieux que dans mes froids caveaux.

Entends-tu retentir les refrains des dimanches Et l*espoir qui gazouille en mon sein palpitant ? Les coudes sur la table et retroussant tes manches^ Tu me glorifieras et tu seras content ;

J'allumerai les yeux de ta femme ravie ; A ton fils je rendrai sa force et ses couleurs Et serai pour ce frêle athlète de la vie Uhuile qui raffermit les muscles des lutteurs.

En toi je tomberai, végétale ambroisie.

Grain précieux jeté par Téternel Semeur, Pour que de notre amour naisse la poésie Qui jaillira vers Dieu comme une rare fleur ! »

LE VIN DES CHIFFONNIERS

Souvent, à la clarté rouge d'un réverbère 5 Dont le vent bat la flamme et tourmente le verre. Au cœur d'un vieux faubourg, labyrinthe fangeux Où l'humanité grouille en ferments orageux.

On voit un chiffonnier qui vient, hochant la tête. Buttant, et se cognant aux murs comme un poète. Et, sans prendre souci des mouchards, ses sujets. Epanche tout son cœur en glorieux projets.

Il prête des serments, dicte des lois sublimes, Terrasse les méchants, relève les victimes. Et sous le firmament comme un dais suspendu S'enivre des splendeurs de sa propre vertu.

Oui, CCS gens harcelés de chagrins de ménage. Moulus par le travail et tourmentés par l'âge, Éreintés et pliant sous un tas de débris. Vomissement confus de l'énorme Paris,

Reviennent, parfumés d'une odeur de futailles, Suivis de compagnons, blanchis dans les batailles. Dont la moustache pend

comme les vieux drapeaux. Les bannières, les fleurs et les arcs triomphaux

Se dressent devant eux, solennelle magie ! Et dans l'étourdissante et lumineuse orgie Des clairons, du soleil, des cris et du tambour. Ils apportent la gloire au peuple ivre d'amour !

C'est ainsi qu'à travers l'Humanité frivole Le vin roule de l'or, éblouissant Pactole ; Par le gosier de l'homme il chante ses exploits Et règne par ses dons ainsi que les vrais rois.

Pour noyer la rancœur et bercer l'indolence De tous ces vieux maudits qui meurent en silence. Dieu, touché de remords, avait fait le sommeil ; L'Homme ajouta le Vin, fils sacré du Soleil !

cvni

LE VIN DES AMANTS

Aujourd'hui l'espace est splendide !

Sans mors, sans éperons, sans bride.

Partons à cheval sur le vin Pour un ciel féerique et divin !

Comme deux anges que torture Une implacable calenture, Dans le bleu cristal du matin Suivons le mirage lointain 1

Mollement balancés sur l'aile Du tourbillon intelligent, Dans un délire parallèle.

Ma sœur, côte à côte nageant.

Nous fuirons sans repos ni trêves Vers le paradis de mes rêves !

FLEURS DU MAL

VIEUX CUL-DE-LAMPE

L'amour est assis sur le crâne

De l'Humanité, Et sur ce trône le profane.

Au rire effronté.

Souffle gaîment des bulles rondes Qui montent dans Tair,

Comme pour rejoindre les mondes Au fond de Téther.

Le globe lumineux et frêle Prend un grand essor,

Crève et crache son âme grêle Comme un songe d'or.

J'entends le crâne à chaque bulle

Prier et gémir :

— « Ce jeu féroce et ridicule.

Quand doit-il finir ?

Car ce que ta bouche cruelle 1

Éparpille en Tair, Monstre assassin, c'est ma cervelle.

Mon sang et ma chair ! »

LA MORT DES AMANTS

Nous aurons des lits pleins d'odeurs légères, Des divans profonds comme des tombeaux.

Et d'étranges fleurs sur des étagères, Écloses pour nous sous des deux plus beaux.

Usant à l'envi leurs chaleurs dernières. Nos deux cœurs seront deux vastes flambeaux. Qui réfléchiront leurs doubles lumières Dans nos deux esprits, ces miroirs jumeaux.

Un soir fait de rose et de bleu mystique.

Nous échangerons un éclair unique.

Comme un long sanglot, tout chargé d'adieux ;

Et plus tard un Ange, entr'ouvrant les portes.

Viendra ranimer, fidèle et joyeux.

Les miroirs ternis et les flammes mortes.

LA MORT DES PAUVRES

C'est la Mort qui console, hélas ! et qui fait vivre ; Cest le but de la vie, et c'est le seul espoir Qui, comme un élixir, nous monte et nous enivre. Et nous donne le cœur de marcher jusqu'au soir;

A travers la tempête, et la neige, et le givre. C'est la clarté vibrante à notre horizon noir ; C'est l'auberge fameuse inscrite sur le livre, Où Ton pourra manger, et dormir, et s'asseoir ;

C'est un Ange qui tient dans ses doigts magnétiques Le sommeil et le don des rêves extatiques. Et qui refait le lit des gens pauvres et nus ;

Cest la gloire des Dieux, c'est le grenier mystique, Cest la bourse du pauvre et sa patrie antique, Cest le portique ouvert sur les Cieux inconnus I

cxxm

LA MORT DES ARTISTES

Combien faut-il de fois secouer mes grelots Et baiser ton front bas, morne caricature ? Pour piquer dans le but, de mystique nature, Combien, ô mon carquois, perdre de javelots ?

Nous userons notre âme en de subtils complots. Et nous démolirons mainte lourde armature. Avant de contempler la grande Créature Dont Tinfernal désir nous remplit de sanglots !

Il en est qui jamais n*ont connu leur Idole,

Et ces sculpteurs damnés et marqués d'un affront.

Qui vont se martelant la poitrine et le front.

N*ont qu'un espoir, étrange et sombre Capitole ! Ccst que la Mort, planant comme un soleil nouveau. Fera s'épanouir les fleurs de leur cerveau !

LA FIN DE LA JOURNÉE

Sous une lumière blafarde Court, danse et se tord sans raison La Vie, impudente et criarde.

Aussi, sitôt qu'à Thorizon

La nuit voluptueuse monte.

Apaisant tout, même la faim, EflFaçant tout, même la honte, Le Poète se dit : « Enfin !

Mon esprit, comme mes vertèbres.

Invoque ardemment le repos ; Le cœur plein de songes funèbres.

Je vais me coucher sur le dos Et me rouler dans vos rideaux, O rafraîchissantes ténèbres! »

LE RÊVE D'UN CURIEUX

Connais-tu, comme moi, la douleur savoureuse, Et de toi fais-tu dire : « Oh ! l'homme singulier ! » — J'allais mourir. C'était dans mon âme amoureuse. Désir mêlé d'horreur, un mal particulier ;

Angoisse et vif espoir, sans humeur factieuse. Plus allait se vidant le fatal sablier. Plus ma torture était âpre et délicieuse ; Tout mon cœur s'arrachait au monde familier.

J'étais comme l'enfant avide du spectacle. Haïssant le rideau comme on hait un obstacle... Enfin la vérité froide se révéla :

J'étais mort sans surprise, et la terrible aurore M'enveloppait. — Eh quoi ! n'est-ce donc que cela ? La toile était levée et j'attendais encore.

A MAXIME DU CAMP

Pour Tenfant, amoureux de cartes et d'estampes. L'univers est égal à son vaste appétit. Ah ! que le monde est grand à la clarté des lampes ! Aux yeux du souvenir que le monde est petit !

Un matin nous partons, le cerveau plein de flamme. Le cœur gros de rancune et de désirs amers. Et nous allons, suivant le rhythme de la lame. Berçant notrç infini sur le fini des mers :

Les uns, joyeux de fuir une patrie infâme ; D'autres, l'horreur de leurs berceaux, et quelques-uns. Astrologues noyés dans les yeux d'une femme, La Circé tyrannique aux dangereux parfums:

Pour n'être pas changés en bêtes, ils s'enivrent D'espace et de lumière et de cieux embrasés ; La glace qui les mord, les soleils qui les cuivrent, Effacent lentement la marque des baisers.

Mais les vrais voyageurs sont ceux-là seuls qui partent Pour partir ; cœurs légers, semblables aux ballons. De leur fatalité jamais ils ne s'écartent. Et sans savoir pourquoi, disent toujours : Allons !

Ceux-là dont les désirs ont la forme des nues, Et qui rêvent, ainsi qu'un conscrit le canon. De vastes voluptés, changeantes, inconnues. Et dont l'esprit humain n'a jamais su le nom 1

Nous imitons, horreur ! la toupie et la boule

Dans leur valse et leurs bonds ; même dans nos sommeils

La çuiiosité nous tourmente et nous roule.

Comme un Ange cruel qui fouette des.^Qleil^ .

Singulière fortune où le but se déplace. Et, n'étant nulle part, peut être n'importe où ! iOù THomme, dont jamais l'espérance n'est lasse, I Pour trouver le repos court toujours comme un fou l

Notre âme est un trois-mâts cherchant son Icarie ; Une voix retentit sur le pont : « Ouvre l'œil ! » Une voix de la hune, ardente et folle, crie : « Amour... gloire... bonheur ! » Enfer ! c'est un écueil l

Chaque îlot signalé par l'homme de vigie Est un Eldorado promis par 4e Destin ; L'Imagination qui dresse son orgie Ne trouve qu'un récif aux clartés du matin.

O le pauvre amoureux des pays chimériques ! Faut-il le mettre aux fers, le jeter à la mer, Ce matelot ivrogne, inventeur d'Amériques Dont le mirage rend le gouffre plus amer ?

Tel le vieux vagabond, piétinant dans la boue. Rêve, le nez en l'air, de brillants paradis ; Son œil ensorcelé découvre une Capoue Partout où la chandelle illumine un taudis.

Étonnants voyageurs ! quelles nobles histoires Nous lisons dans vos yeux profonds comme les mers ! Montrez-nous les écrins de vos riches mémoires. Ces bijoux merveilleux, faits d'astres et d'éthers.

Nous voulons voyager sans vapeur et sans voile ! Faites, pour égayer l'ennui de nos prisons, Passer sur nos esprits, tendus comme une toile. Vos souvenirs avec leurs cadres d'horizons.

Dites, qu'avez-vous vu ?

' « Nous avons vu des astres Et des flots ; nous avons vu des sables aussi ; Et, malgré bien des chocs ef d'imprévus désastres. Nous nous sommes souvent ennuyés, comme ici.

La gloire du soleil sur la mer violette, La gloire des cités dans le soleil couchant.

Allumaient dans nos cœurs une ardeur inquiète De plonger dans un ciel au reflet alléchant.

Les plus riches cités, les plus grands paysages. Jamais ne contenaient Tattrait mystérieux De ceux que le hasard fait avec les nuages. Et toujours le désir nous rendait soucieux !

— La jouissance ajoute au désir de la force.. Désir, vieil arbre à qui le plaisir sert d'engrais, Cependant que grossit et durcit ton écorce. Tes branches veulent voir le soleil de plus près 1

Grandiras-tu toujours, grand arbre plus vivace Que le cyprès ? — Pourtant nous avoïis, avec soin^ Cueilli quelques croquis pour votre album vorace. Frères qui trouvez beau tout ce qui vient de loin i

Nous avons salué des idoles à trompe ; Des trônes constellés de joyaux lumineux ; Des palais ouvragés dont la féerique pompe Serait pour vos banquiers un rêve ruineux ;

Des costumes qui sont pour les yeux une ivresse ; Des femmes dont les dents et les ongles sont teints. Et des jongleurs savants que le serpent caresse. »

Et puis, et puis encore ?

« O cerveaux enfantins I

Pour ne pas oublier la chose capitale.

Nous avons vu partout, et sans Tavoir cherché. Du haut jusques en bas de l'échelle fatale, Le spectacle ennuyeux de l'immortel péché :

La femme, esclave vile, orgueilleuse et stupide. Sans rire s'adorant et s'aimant sans dégoût ; L'homme, tyran goulu, paillard, dur et cupide. Esclave de Tesclave et ruisseau dans l'égout ; JJUu4^

Le bourreau qui jouit, le martyr qui sanglote ; La fête qu'assaisonne et parfume le sang ;

Le poison du pouvoir énervant le despote, Et le peuple amoureux du fouet abrutissant ;

Plusieurs religions semblables à la nôtre, Toutes escaladant le ciel ; la Sainteté, Comme en un lit de plume un délicat se vautre. Dans les clous et le crin cherchant la volupté ;

L'Humanité bavarde, ivre de son génie.

Et, folle maintenant comme elle était jadis,

Criant à Dieu, dans sa furibonde agonie :

« O mon semblable, ô mon maître, je te maudis 1

Et les moins sots, hardis amants de la Démence, Fuyant le grand troupeau parqué par le Destin, Et se réfugiant dans l'opium immense !

— Tel est du globe entier l'éternel bulletin. »

Amer savoir, celui qu'on tire du voyage ! Le monde, monotone et petit, aujourd'hui. Hier, demain, toujours, nous fait voir notre image: Une oasis d'horreur dans un désert d'ennui !

Faut-il partir ? rester ? Si tu peux rester, reste ; Pars, s'il le faut. L'un court, et l'autre se tapit Pour tromper l'ennemi vigilant et funeste. Le Temps ! Il est, hélas ! des coureurs sans répit.

Comme le Juif errant et comme les apôtres, A qui rien ne suffit, ni wagon ni vaisseau, Pour fuir ce rétiaire infâme ; il en est d'autres Qui savent le tuer sans quitter leur berceau.

Lorsqu'enfin il mettra le pied sur notre échine. Nous pourrons espérer et crier : En avant ! De même qu'autrefois nous partions pour la Chine,. Les yeux fixés au large et les cheveux au vent.

Nous nous embarquerons sur la mer des Ténèbres Avec le cœur joyeux d'un jeune passager, Entendez-vous ces voix, charmantes et funèbres, Qui chantent : « Par ici ! vous qui voulez manger

Le lotus parfumé ! c'est ici qu'on vendange Les fruits miraculeux dont votre cœur a faim ; Venez vous enivrer à la douceur étrange De cette après-midi qui n'a jamais de fin ! »

A l'accent familier nous devinons le spectre ; Nos Pylades làbas tendent leurs bras vers nous. « Pour rafraîchir ton cœur nage vers ton Electre ! » Dit celle dont jadis nous baisions les genoux.

O Mort, vieux capitaine, il est temps ! levons Tancre ! Ce pays nous ennuie, ô Mort ! Appareillons ! Si le ciel et la mer sont noirs comme de l'encre. Nos cœurs que tu connais sont remplis de rayons !

Verse-nous ton poison pour qu'il nous réconforte ! Nous voulons, tant ce jeu nous brûle le cerveau. Plonger au fond du gouffre, Enfer ou Ciel, qu'importe ? Au fond de l'Inconnu pour trouver du nouveau !

A UNE MALABARAISE

Tes pieds sont aussi fins que tes mains, et ta hanche Est large à faire envie à la plus belle blanche ; A l'artiste pensif ton corps est doux et cher ; Tes grands yeux de velours sont plus noirs que ta chair.

Aux pays chauds et bleus où ton Dieu t'a fait naître.

Ta tâche est d'allumer la pipe de ton maître.

De pourvoir les flacons d'eaux fraîches et d'odeurs.

De chasser loin du lit les moustiques rôdeurs.

Et, dès que le matin fait chanter les platanes.

D'acheter au bazar ananas et bananes.

Tout le jour, où tu veux, tu mènes tes pieds nus

Et fredonnes tout bas de vieux airs inconnus ;

Et quand descend le soir au manteau d'écarlate,

Tu poses doucement ton corps sur une natte,

Où tes rêves flottants sont pleins de colibris.

Et toujours, comme toi, gracieux et fleuris.

Pourquoi, Theureuse enfant, veux-tu voir notre France,

Ce pays trop peuplé que fauche la souffrance,

Et_, confiant ta vie aux bras forts des marins,

Faire de grands adieux à tes chers tamarins ?

Toi, vêtue à moitié de mousselines frêles.

Frissonnante là-bas sous la neige et les grêles.

Comme tu pleurerais tes loisirs doux et francs.

Si, le corset brutal emprisonnant tes flancs.

Il te fallait glaner ton souper dans nos fanges

Et vendre le parfum de tes charmes étranges.

L'œil pensif, et suivant, dans nos sales brouillards.

Des cocotiers absents les fantômes épars !

HYMNE

A la très-chère, à la très-belle Qui remplit mon cœur de clarté, A l'ange, à l'idole immortelle^ Salut en immortalité !

Elle se répand dans ma vie Comme un air imprégné de sel.

Et dans mon âme inassouvie Verse le goût de Téternel.

Sachet toujours frais qui parfume L'atmosphère d'un cher réduit, Encensoir oublié qui fume En secret à travers la nuit,

Comment, amour incorruptible, T'exprimer avec vérité ?

Grain de musc qui gis, invisible.

Au fond de mon éternité 1

A la très-bonne, à la très-belle.

Qui fait ma joie et ma santé, A l'ange, à l'idole immortelle, Salut en immortalité !

LA RANÇON

L'homme a pour payer sa rançon.

Deux champs au tuf profond et riche.

Qu'il faut qu'il remue et défriche Avec le fer de la raison ;

Pour obtenir la moindre rose, Pour extorquer quelques épis.

Des pleurs salés de son front gris Sans cesse il faut qu'il les arrose.

L'un est l'Art, et l'autre l'Amour.

Pour rendre le juge propice, Lorsque de la stricte justice Paraitra le terrible jour,

Il faudra lui montrer des granges Pleines de moissons, et des fleurs Dont les formes et les couleurs Gagnent le suffrage des

Anges.

LA VOIX

Mon berceau s'adossait à la bibliothèque,

Babel sombre, où roman, science, fabliau.

Tout, la cendre latine et la poussière grecque.

Se mêlaient. J'étais haut comme un in-folio.

Deux Voix me parlaient. L'une, insidieuse et ferme.

Disait : « La Terre est un gâteau plein de douceur ;

Je puis (et ton plaisir serait alors sans terme !)

Te faire un appétit d'une égale grosseur. »

Et l'autre : « Viens ! oh ! viens voyager dans les rêves,

Au delà du possible, au delà du connu ! »

Et celle-là chantait comme le vent des grèves,

Fantôme vagissant, on ne sait d'où venu,

Qui caresse l'oreille et cependant l'effraie.

Je te répondis : « Oui ! douce voix ! » C'est d'alors

Que date ce qu'on peut, hélas ! nommer ma plaie

Et ma fatalité. Derrière les décors

De Texistence, immense, au plus noir de Tabîme,

Je vois distinctement des mondes singuliers.

Et, de ma clairvoyance, extatique victime.

Je traîne des serpents qui mordent mes souliers.

Et c'est depuis ce temps que, pareil aux prophètes,

J'aime si tendrement le désert et la mer ;

Que je ris dans les deuils et pleure dans les fêtes.

Et trouve un goût suave au vin le plus amer ;

Que je prends très-souvent les faits pour des mensonges.

Et que, les yeux au ciel, je tombe dans des trous.

Mais la Voix me console et dit : « Garde tes songes ;

Les .sages n'en ont pas d'aussi beaux que les fous ! »

IMITÉ DE LONGFELLOW

Or Gitche Manito \ le Maître de la Vie, Le Puissant, descendit dans la verte prairie. Dans Timmense prairie aux coteaux montueux ; Et là, sur les rochers de la Rouge Carrière, Dominant tout l'espace et baigné de lumière, Il se tenait debout, vaste et majestueux.

Alors il convoqua les peuples innombrables,

Plus nombreux que ne sont les herbes et les sables.

Avec sa main terrible il rompit un morceau

I. Prononcez : Giiitchi Manitou

Du rocher, dont il fit une pipe superbe.

Puis, au bord du ruisseau, dans une énorme gerbe.

Pour s'en faire un tuyau, choisit un long roseau.

Pour la bourrer il prit au saule son écorce ; Et lui, le Tout-Puissant, Créateur de la Force, Debout, il alluma, comme un divin fanal, La Pipe de la Paix. Debout sur la Carrière, Il fumait, droit, superbe et baigné de lumière. Or pour les nations c'était le grand signal.

Et lentement montait la divine fumée Dans Tair doux du matin, onduleuse, embaumée. Et d'abord ce ne fut qu'un sillon ténébreux ; Puis la vapeur se fit plus bleue et plus épaisse, Puis blanchit ; et montant, et grossissant sans cesse. Elle alla se briser au dur plafond des cieux.

Des plus lointains sommets des Montagnes Rocheuses, Depuis les lacs du Nord aux ondes tapageuses. Depuis Tawasentha, le vallon sans pareil. Depuis Tuscaloosa, la forêt parfumée.

Tous virent le signal et l'immense fumée Montant paisiblement dans le matin vermeil .

Les Prophètes disaient : « Voyez-vous cette bande

De vapeur, qui, semblable à la main qui commande.

Oscille et se détache en noir sur le soleil ?

C'est Gitche Manito, le Maître de la Vie,

Qui dit aux quatre coins de Timmense prairie :

« Je vous convoque tous, guerriers, à mon conseil ! »

Par le chemin des eaux, par la route des plaines. Par les quatre côtés d'où soufflent les haleines Du vent, tous les guerriers de chaque tribu, tous. Comprenant le signal du nuage qui bouge, Vinrent docilement à la Carrière Rouge Où Gitche Manito leur donnait rendez-vous.

Les guerriers se tenaient sur la verte prairie, Tous équipés en guerre et la mine aguerrie, Bariolés ainsi qu'un feuillage automnal ; Et la haine qui fait combattre tous les êtres, La haine qui brûlait les yeux de leurs ancêtres Incendiait encor leurs yeux d'un feu fatal.

Et leurs yeux étaient pleins de haine héréditaire. Or Gitche Manito, le Maître de la Terre,

Les considérait tous avec compassion.

Comme un père très-bon, ennemi du désordre. Qui voit ses chers petits batailler et se mordre ! Tel Giche Manito pour toute nation.

Il étendit sur eux sa puissante main droite Pour subjuguer leur cœur et leur nature étroite, Pour rafraîchir leur fièvre à Tombre de sa main ; Puis il leur dit avec sa voix majestueuse. Comparable à la voix d'une eau tumultueuse Qui tombe et rend un son monstrueux, surhumain

« O ma postérité, déplorable et chérie ! O mes fils ! écoutez la divine raison. C'est Gitche Manito, le Maître de la Vie, Qui vous parle ! celui qui dans votre patrie A mis Tours, le castor, le renne et le bison.

Je vous ai fait la chasse et la pêche faciles ; Pourquoi donc le chasseur devient- il assassin ?

Le marais fut par moi peuplé de volatiles ; Pourquoi n'êtes-vous pas contents, fils indociles ? Pourquoi Thomme fait-il la chasse à son voisin ?

Je suis vraiment bien las de vos horribles guerres. Vos prières, vos vœux mêmes sont des forfaits ! Le péril est pour vous dans vos humeurs contraires, Et c'est dans lunion qu est votre force. En frères Vivez donc, et sachez vous maintenir en paix.

Bientôt vous recevrez de ma main un Prophète Qui viendra vous instruire et souffrir avec vous. Sa parole fera de la vie une fête ; Mais si vous méprisez sa sagesse parfaite, Pauvres enfants maudits, vous disparaîtrez tous !

Effacez dans les flots vos couleurs meurtrières. Les roseaux sont nombreux et le roc est épais ; Chacun en peut tirer sa pipe. Plus de guerres. Plus de sang ! Désormais vivez comme des frères. Et tous, unis, fumez le Calumet de Paix ! »

Et soudain tous, jetant leurs armes sur la terre. Lavent dans le ruisseau les couleurs de la guerre Qui luisaient sur leurs fronts cruels et triomphants. Chacun creuse une pipe et cueille sur la rive Un long roseau qu*avec adresse il enjolive. Et l'Esprit souriait à ses pauvres enfants !

Chacun s'en retourna Tâme "calme et ravie.

Et Gitche Manito, le Maître de la Vie,

Remonta par la porte entr'ouverte des cieux.

— A travers la vapeur splendide du nuage

Le Tout-Puissant montait, content de son ouvrage,

Immense, parfumé, sublime, radieux !

MADRIGAL TRISTE

Que m'importe que tu sois sage ?

Sois belle I et sois triste ! Les pleurs Ajoutent un charme au visage.

Comme le fleuve au paysage ; L'orage rajeunit les fleurs.

Je t'aime surtout quand la joie S'enfuit de ton front terrassé ; Quand ton cœur dans l'horreur se noie ; Quand sur ton présent se déploie Le nuage aflreux du passé.

Je t'aime quand ton grand œil verse Une eau chaude comme le sang ; Quand, malgré ma main qui te berce.

Ton angoisse, trop lourde, perce Comme un râle d'agonisant.

J'aspire, volupté divine !

Hymne profond, délicieux.

Tous les sanglots de ta poitrine.

Et crois que ton cœur s'illumine Des perles que versent tes yeux !

Je sais que ton cœur, qui regorge De vieux amours déracinés.

Flamboie encor comme une forge.

Et que tu couves sous ta gorge Un peu de l'orgueil des damnés ;

Mais tant, ma chère, que tes rêves N'auront pas reflété l'Enfer,

Et qu'en un cauchemar sans trêves.

Songeant de poisons et de glaives.

Eprise de poudre et de fer,

N'ouvrant à chacun qu'avec crainte, Déchiffrant le malheur partout.

Te convulsant quand l'heure tinte.

Tu n'auras pas senti l'étreinte De l'irrésistible Dégoût,

Tu ne pourras, esclave reine Qui ne m'aimes qu'avec effroi.

Dans l'horreur de la nuit malsaine Me dire, l'âme de cris pleine :

« Je suis ton égale, ô mon Roi ! »

LE REBELLE

Un Ange furieux fond du ciel comme un aigle. Du mécréant saisit à plein poing les cheveux, Et dit, le secouant : « Tu connaîtras la règle ! (Car je suis ton bon Ange, entends-tu ?) Je le veux !

Sache qu'il faut aimer, sans faire la grimace, Le pauvre, le méchant, le tortu, Thébété, Pour que tu puisses faire à Jésus, quand il passe, Un tapis triomphal avec ta charité.

Tel est l'Amour 1 Avant que ton cœur ne se blase, A la gloire de Dieu rallume ton extase ; Cest la Volupté vraie aux durables appas ! »

Et l'Ange, châtiant autant, ma foi ! qu'il aime,

De ses poings de géant torture Tanathème ;

Mais le damné répond toujours : « Je ne veux pas ! »

L'AVERTISSEUR

Tout homme digne de ce nom

A dans le cœur un Serpent jaune.

Installé comme sur un trône.

Qui, s'il dit : « Je veux ! » répond : « Non ! »

Plonge tes yeux dans les yeux fixes

Des Satyresses ou des î^ixes,

La Dent dit : « Pense à ton devoir ! »

Fais des enfants, plante des arbres, Polis des vers, sculpte des marbres, La Dent dit : « Vivras-tu ce soir ? »

Quoi qu'il ébauche ou qu*il espère.

L'homme ne vit pas un moment Sans subir l'avertissement De l'insupportable Vipère.

ÉPIGRAPHE POUR UN LIVRE CONDAMNÉ

Lecteur paisible et bucolique, Sobre et naïf homme de bien.

Jette ce livre saturnien.

Orgiaque et mélancolique.

Si tu n'as fait ta rhétorique Chez Satan, le rusé doyen, Jette ! tu n'y comprendrais rien.

Ou tu me croirais hystérique.

Mais si, sans se laisser charmer.

Ton œil sait plonger dans les gouffres.

Lis-moi, pour apprendre à m'aimer ;

Ame curieuse qui souffres Et vas cherchant ton paradis, Plains-moi î... Sinon, je te maudis !

RECUEILLEMENT

Sois sage, ô ma Douleur, et tiens-toi plus tranquille. Tu réclamais le Soir ; il descend ; le voici : Une atmosphère obscure enveloppe la ville. Aux uns portant la paix, aux autres le souci.

Pendant que des mortels la multitude vile. Sous le fouet du Plaisir, ce bourreau sans merci, Va cueillir des remords dans la fête servile. Ma Douleur, donne-moi la main ; viens par ici.

Loin d'eux. Vois se pencher les défuntes Années, Sur les balcons du ciel, en robes surannées ; Surgir du fond des eaux le Regret Souriant ;

Le Soleil moribond s'endormir sous une arche, Et, comme un long linceul traînant à l'Orient, Entends, ma chère, entends la douce Nuit qui marche.

LE COUVERCLE

En quelque lieu qu'il aille, ou sur mer ou sur terre, Sous un climat de flamme ou sous un soleil blanc, Serviteur de Jésus, courtisan de Cythère, Mendiant ténébreux ou Crésus rutilant.

Citadin, campagnard, vagabond, sédentaire. Que son petit cerveau soit actif ou soit lent. Partout rhomme subit la terreur du mystère. Et ne regarde en haut qu'avec un œil tremblant.

En haut, le Ciel ! ce mur de caveau qui Tétouffe,

Plafond illuminé pour un opéra bouffe

Où chaque histrion foule un sol ensanglanté ;

Terreur du libertin, espoir du fol ermite : Le Ciel ! couvercle noir de la grande marmite Où bout l'imperceptible et vaste Humanité.

LE COUCHER DU SOLEIL ROMANTIQUE

Que le Soleil est beau quand tout frais il se lève. Comme une explosion nous lançant son bonjour !

— Bienheureux celui-là qui peut avec amour Saluer son coucher plus glorieux qu'un rêve !

Je me souviens !... J'ai vu tout, fleur, source, sillon. Se pâmer sous son œil comme un cœur qui palpite..-

— Courons vers Thorizon. Il est tard, courons vite. Pour attraper au moins un oblique rayon !

Mais je poursuis en vain le Dieu qui se retire ; Uirrésistible Nuit établit son empire.

Noire, humide, funeste et pleine de frissons ;

Une odeur de tombeau dans les ténèbres nage,

Et mon pied peureux froisse, au bord du marécage^

Des crapauds imprévus et de froids limaçons.

LE GOUFFRE

Pascal avait son gouffre, avec lui se mouvant, — Hélas ! tout est abîme, — action, désir, rêve. Parole ! et sur mon poil qui tout droit se relève Mainte fois de la Peur je sens passer le vent,

En haut, en bas, partout, la profondeur, la grève. Le silence, l'espace affreux et captivant... Sur le fond de mes nuits. Dieu de son doigt savant Dessine un cauchemar multiforme et sans trêve.

J'ai peur du sommeil comme on a peur d un grand trou. Tout plein de vague horreur, menant on ne sait où ; Je ne vois qu'infini par toutes les fenêtres.

Et mon esprit, toujours du vertige hanté.

Jalouse du néant Tinsensibilité.

— Ah ! ne jamais sortir des Nombres et des Êtres !

L'IMPRÉVU

[a mon ami J. BARBEY d'aUREVILLY]

Harpagon, qui veillait son père agonisant. Se dit, rêveur, devant cts lèvres déjà blanches : « Nous avons au grenier un nombre suffisant. Ce me semble, de vieilles planches ? »

CéHmène roucoule et dit : « Mon cœur est bon. Et naturellement, Dieu m'a faite très belle. » — Son cœur, cœur racorni, fumé comme un jambon. Recuit à la flamme éternelle !

Un gazetier fumeux, qui se croit un flambeau. Dit au pauvre, qu'il a noyé dans les ténèbres :

« Où donc Taperçois-tu, ce créateur du Beau, Ce Redresseur que tu célèbres ? »

Mieux que tous, je connais certain voluptueux Qui bâille nuit et jour, et se lamente et pleure. Répétant, l'impuissant et le fat : « Oui, je veux Être vertueux, dans une heure ! »

L'horloge, à son tour, dit à voix basse : « Il est mûr. Le damné ! J'avertis en vain la chair infecte. L'homme est aveugle, sourd, fragile, comme un mur Qu'habite et que ronge un insecte ! »

Et puis. Quelqu'un paraît, que tous avaient nié. Et qui leur dit, railleur et fier : « Dans mon ciboire, Vous avez, que je crois, assez communié, A la joyeuse Messe noire ?

Avez-vous donc pu croire, hypocrites surpris. Qu'on se moque du maître, et qu'avec lui l'on triche. Et qu'il soit naturel de recevoir deux prix, D'aller au Ciel et d'être riche ?

Il faut que le gibier paye le vieux chasseur Qui se morfond longtemps à l'affût de la proie. Je vais vous emporter à travers Tépaisseur, Compagnons de ma triste joie,

A travers l'épaisseur de la terre et du roc, A travers les amas confus de votre cendre. Dans un palais aussi grand que moi, d'un seul bloc. Et qui n'est pas de pierre tendre ;

Car il est fait avec l'universel Péché, Et contient mon orgueil, ma douleur et ma gloire 1 » — Cependant, tout en haut de l'univers juché,

Un Ange sonne la victoire

De ceux dont le cœur dit : « Que béni soit ton fouet. Seigneur ! que la douleur, ô Père, soit bénie ! Mon âme dans tes mains n'est pas un vain jouet. Et ta prudence est infinie. »

Le son de la trompette est si délicieux. Dans ces soirs solennels de célestes vendanges. Qu'il s'infiltre comme une extase dans tous ceux Dont elle chante les louanges.

L'EXAMEN DE MINUIT

La pendule sonnant minuit, Ironiquement nous engage A nous rappeler quel usage Nous fîmes du jour qui s'enfuit :

— Aujourd'hui, date fatidique, Vendredi, treize, nous avons, Malgré tout ce que nous savons, Mené le train d'un hérétique.

Nous avons blasphémé Jésus, Des Dieux le plus incontestable !

Comme un parasite à la table De quelque monstrueux Crésus, Nous avons, pour plaire à la brute.

Digne vassale des Démons, Insulté ce que nous aimons Et flatté ce qui nous rebute ;

Contristé, servile bourreau, Le faible qu'à tort on méprise ; Salué rénorme Bêtise, La Bêtise au front de taureau ; Baisé la stupide Matière Avec grande dévotion, Et de la putréfaction Béni la blafarde lumière.

Enfin, nous avons, pour noyer Le vertige dans le délire, Nous, prêtre orgueilleux de la Lyre, Dont la gloire est de déployer L'i-

vresse des choses funèbres, Bu sans soif et mangé sans faim !...

— Vite soufflons la lampe, afin De nous cacher dans les ténèbres 1

LES YEUX DE BERTHE

Vous pouvez mépriser les yeux les plus célèbres. Beaux yeux de mon enfant, par où filtre et s'enfuit Je ne sais quoi de bon, de doux comme la Nuit ! Beaux yeux, versez sur moi vos charmantes ténèbres !

Grands yeux de mon enfant, arcanes adorés. Vous ressemblez beaucoup à ces grottes magiques Où, derrière l'amas des ombres léthargiques. Scintillent vaguement des trésors ignorés !

Mon enfant a des yeux obscurs, profonds et vastes. Comme toi. Nuit immense, éclairés comme toi ! Leurs feux sont ces pensers d'Amour, mêlés de Foi, Qui pétillent au fond, voluptueux ou chastes.

SUR LE TASSE EN PRISON

d'eUGÈNE DELACROIX

Le poète au cachot, débraillé, maladif.

Roulant un manuscrit sous son pied convulsif. Mesure d'un regard que la terreur enflamme L'escalier de vertige où s'abîme

son âme.

Les rires enivrants dont s'emplit la prison Vers l'étrange et l'absurde invitent sa raison ; Le Doute l'environne, et la Peur ridicule. Hideuse et multiforme^ autour de lui circule.

Ce génie enfermé dans un taudis malsain.

Ces grimaces, ces cris, ces spectres dont l'essaim

Tourbillonne, ameuté derrière son oreille.

Ce rêveur que l'horreur de son logis réveille^ Voilà bien ton emblème. Ame aux songes obscurs. Que le Réel étouffe entre ses quatre murs !

BIEN LOIN D'ICI

C'est ici la case sacrée Où cette fille très parée.

Tranquille et toujours préparée,

D'une main éventant ses seins.

Et son coude dans les coussins.

Ecoute pleurer les bassins :

C'est la chambre de Dorothée, — La brise et l'eau chantent au loin Leur chanson de sanglots heurtée Pour bercer cette enfant gâtée.

Dif haut en bas, avec grand soin, Sa peau délicate est frottée D'huile odorante et de benjoin.

— Des fleurs se pâment dans un coin.

FEMMES DAMNÉES

— Descendez, descendez, lamentables victimes. Descendez le chemin de l'enfer éternel ; Plongez au plus profond du gouffre où tous les crimes. Flagellés par un vent qui ne vient pas du ciel,

Bouillonnent pêle-mêle avec un bruit d'orage ; Ombres folles, courez au but de vos désirs ; Jamais vous ne pourrez assouvir votre rage. Et votre châtiment naîtra de vos plaisirs.

Jamais un rayon frais n'éclaira vos cavernes ; Par les fentes des murs, des miasmes fiévreux Filtrent en s'enflammant ainsi que des lanternes Et pénètrent vos corps de leurs parfums affreux.

L'âpre stérilité de votre jouissance

Altère votre soif et roidit votre peau,

Et le vent furibond de la concupiscence

Fait claquer votre chair ainsi qu'un vieux drapeau.

Loin des peuples vivants, errantes, condamnées, A travers les déserts courez comme les loups ; Faites votre destin, âmes désordonnées, Et fuyez l'infini que vous portez en vous !

M. HONORÉ DAUMIER

Celui dont nous t'offrons Timage, Et dont l'art, subtil entre tous.

Nous enseigne à rire de nous.

Celui-là, lecteur, est un sage.

C'est un satirique, un moqueur ; Mais l'énergie avec laquelle Il peint le Mal et sa séquelle.

Prouve la beauté de son cœur.

Son rire n'est pas la grimace De Melmoth ou de Méphisto Sous la torche de TAlecto Qui les brûle, mais qui nous glace.

Leur rire, hélas ! de la gaîté N'est que la douloureuse charge ; Le sien rayonne, franc et large.

Comme un signe de sa bonté !

ao

Sources et licence

Texte : https://archive.org/details/baudelairechoisi00bauduoft. Domaine public ; numérisation mise à disposition par Internet Archive. Mise en forme : liregratuitement.com. Tout ce que nous ajoutons reste libre.